

# L'ILLUSTRATION

## JOURNAL UNIVERSEL

N° 2922

SAMEDI 25 FÉVRIER 1899

La reproduction des matières contenues dans L'ILLUSTRATION est interdite.

Prix du Numéro : 75 centimes.

*L'ILLUSTRATION publie d'insertions payantes que dans l'emplacement réservé aux annonces, sur les feuilles de garde et de couverture paginées à part.*

### ABONNEMENTS

#### FRANCE

PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

#### ÉTRANGER

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.



## PARIS

BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES

TROUSSEAUX 1.500 F  
 TROUSSEAUX 2.000 F  
 TROUSSEAUX 3.000 F

# GRANDE MAISON DE BLANC

TROUSSEAUX 5.000 F  
 TROUSSEAUX 8.000 F  
 TROUSSEAUX 10.000 F

..... 3, BOULEVARD DES CAPUCINES, 3 - PARIS .....



## BIERE F. POUSSET

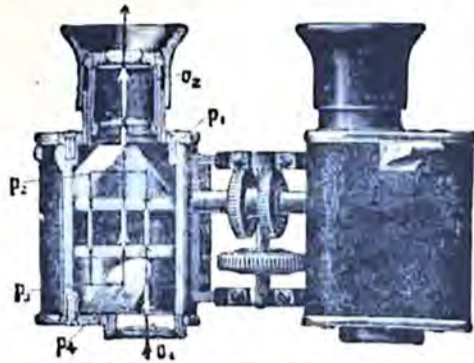
10, Rue Say, Paris  
 Cr.-d'ant: 42, Rue Le Peletier.  
 R. CADRO, Succr  
 LIVRAISONS A DOMICILE  
 en Fûts ou par Paquets de 15 bott.  
 Téléphone (n° 155-16) à  
**F. POUSSET**, Bière en Gros  
 10, Rue Say  
 LA BOUTEILLE : 0,75



## NOUVELLE JUMELLE LONGUE-VUE

DITE

# TRIÈDRE-BINOCCLE



1/2 GRANDEUR NATURELLE

Les Trièdres-Binocles dépassent d'une façon extraordinaire les instruments en usage jusqu'à ce jour, tels que jumelles, jumelles longues-vues, etc. Avec un même champ, ils donnent un grossissement de 8 à 10 fois et, d'autre part, avec un même grossissement, fournissent un champ 8 à 10 fois plus grand, tout en conservant une remarquable netteté.

Le Trièdre-Binocle est, en principe, une longue-vue de Kepler, avec des prismes redressant l'image; il sert aussi bien au théâtre qu'en voyage et est appelé à rendre d'immenses services à l'armée, à la marine, aux explorateurs, à la chasse, aux courses et aux régates.

Les Trièdres-Binocles sont fournis par toutes les bonnes maisons d'optique.

GROSSISSEMENT : 3 fois, 157 fr.; — 6 fois, 188 fr.; — 9 fois, 219 fr.; — 12 fois, 250 fr.

FABRIQUE DE LONGUES-VUES & OBJECTIFS PHOTOGRAPHIQUES

Catalogues et notices franco sur demande.

BERLIN  
 Friedenau, 45, 46, Rheinstrasse  
 NEW-YORK  
 52, East Union Square

# C. P. GOERZ

PARIS  
 22, Rue de l'Entrepot  
 LONDRES  
 Ross, 111, New Bond str.

## LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



— Comment! Vous avez laissé évader l'accusé? mais où aviez-vous les yeux?  
 — Je surveillais un magistrat qui était entré aux cabinets.

— Vous ne trouvez rien, dans le passé de ce juge? ni alliance juive, ni origine...  
 — Rien... rien... rien...  
 — Alors ça doit être un fameux roublard... faut se mêler.

— Le propriétaire veut que les cyclistes en culotte passent par l'escalier de service... Si vous tenez absolument à monter par le grand escalier, mettez ce pantalon.

L'art dans la rue :  
 Pour la Mi-Carême, les candélabres et becs de gaz seront agréablement travestis.

— C'est un Raphaël.  
 — Epatant, combien l'avez-vous payé?  
 — Vingt francs!  
 — Avec le cadre?

**Diabète** **SUCRE EDULCOR**  
 Le seul recommandé par les autorités médicales. Remplace le sucre ordinaire sans inconvénient.  
 PH<sup>MA</sup> de la CROIX DE GENEVE, 142, Boule<sup>ST</sup> Germain, Paris.

**ZURICH** **SOCIÉTÉ SUISSE d'ASSURANCES GÉNÉRALES SUR LA VIE HUMAINE**  
 1857  
 Assurances Vie — Dotation — Rentes Viagères  
 PARIS 97, Rue Saint-Lazare.

Fruit laxatif rafraîchissant contre  
**CONSTIPATION**  
 Hémorroïdes, Bile, Embarras gastrique et intestinal, migraine en provenant  
**TAMAR INDIEN GRILLON**

Vente en Gros : 33, rue des Archives, Paris  
 Détail dans toutes les Pharmacies

## MARIAGES

Les plus belles chemises de cérémonies se trouvent à la **GRANDE CHEMISERIE de L'HOTEL-DE-VILLE** PARIS — 68, rue de Rivoli. — PARIS

**GRAND CHIEN MODÈLE**  
 Maison AARON  
 19, rue de Bels, LEVALLOIS-PERRET  
 VENTE DE CHIENS  
 De toutes races  
 Fournisseur des Cours de RUSSIE, d'ESPAGNE, PORTUGAL, etc.

Il est prouvé par A + B que Chute des Cheveux, Décoloration, Croûtes, Pellicules, Pelade, Démangeaisons, Maladies invétérées du cuir chevelu réputées incurables, disparaissent comme par enchantement sous l'influence de la merveilleuse **Pommade Philocôme veloutée** que son inventeur M. GRANDCLEMENT, Pharmacien à Orgelet (Jura), expédie franco contre 2 francs mandat ou 2 fr. 40 en timbres; 2 fr. 50 à l'étranger. — 20,000 attestations.

**MANUFACTURE ROYALE DE PORCELAINES DE SAXE**  
**DÉPÔT A LA PAIX** 34, AVENUE DE L'OPÉRA

**Chronophotographe 1899**  
 PAS DE CONCURRENCE POSSIBLE  
 Envoi Franco de la NOTICE  
**L. GAUMONT & C<sup>IE</sup>**  
 PARIS.

SI VOS CHEVEUX TOMBENT  
 Faites usage du merveilleux  
**PETROLE HAHN**  
 Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs.  
 PARIS, L. FÉRET, 20-22, Rue Richer.  
 LYON, VIBERT, Coiffeur, Successeur Général.

**FROID & GLACE**  
 COMPAGNIE INDUSTRIELLE  
 Des procédés RAUL PICTET  
 16, rue de Grammont, 16, PARIS  
 APPAREILS A PRODUIRE  
**LE FROID ET LA GLACE**  
 Production garantie même dans les pays les plus chauds  
 Envoi franco du Catalogue

**MACHINES à COURE**  
**SINGER**  
 DEPUIS 90 FRANCS  
**LES MEILLEURES ET LES PLUS PERFECTIONNÉES**  
 Vente Annuelle **900,000** MACHINES  
 MAISON PRINCIPALE DE VENTES: 94, B<sup>SE</sup> Sébastopol, Paris.

DEMANDEZ A VOTRE COIFFEUR une **FRICITION ANTI-SEPTIQUE** au **FORMOSEPTOL** PARFUMÉ fait disparaître les pellicules et conserve la chevelure.  
 Le flacon 2 fr. — Agent : L. PELLERAY, Paris.

LITS, FAUTEUILS, VOITURES et APPAREILS MÉCANIQUES Pour Malades et Blessés  
**DUPONT** Fournisseur des Hôpitaux,  
 10, Rue Hautefeuille, PARIS  
 Envoi Franco du Catalogue illustré contenant 320 figures.

**SANTÉ et FRAICHEUR assurées** par l'usage pour la TOILETTE de **PHÉNOL-BOBCEUF**  
 1 à 2 cuillères par litre d'eau  
**HYGIÈNE DE LA FEMME**  
 50 ANS de SUCCÈS. RECOMP. MONTYON  
 Médaille d'Honneur. — Partout 1<sup>FR</sup> 50

CHEMINS DE FER, CYCLES DYNAMOS, MOTEURS ROTATIFS

# DECAUVILLE

ADMINISTRATION : PARIS  
 13, Boulevard Malesherbes  
 Usine à Petit-Bourg (Seine-et-Oise)

L'ILLUSTRATION est composée avec les caractères de la fonderie TURLOT

# L'ÉQUITABLE DES ÉTATS-UNIS

Fondée en 1859

H.-B. HYDE, PRÉSIDENT

## LA PLUS PUISSANTE DU MONDE

Assurances en cours : PLUS de 5 MILLIARDS

### PRINCIPALES COMBINAISONS DE L'ÉQUITABLE DES ETATS-UNIS

Résultats de l'accumulation des bénéfices basés sur 30 années d'expériences

COMPARAISON D'UNE ASSURANCE VIE A PRIME TEMPORAIRE (Vie 20 primes)

Primes payables pendant 20 ans.

#### A L'ÉQUITABLE

Compagnie opérant sur les bases de la Mutualité

Age 25 ans, Capital garanti en cas de décès. **100.000 fr.**  
 Prime annuelle, **2.739 francs.**  
 Montant des primes payées en 20 ans, **54.780 francs.**

Après 20 ans les primes cesseront d'être dues et l'Équitable donnera à l'assuré le choix entre les trois options suivantes :

*1<sup>o</sup> Ou bien*

Toucher en espèces la Réserve garantie..... **41.355 fr.**  
 Et les bénéfices accumulés basés sur les résultats de 1898.... **26.746 fr.** } **68.100 fr.**

*2<sup>o</sup> Ou bien*

Recevoir une police libérée, équivalant à la réserve garantie et aux bénéfices accumulés suivant les résultats de 1898..... **165.000 fr.**

*3<sup>o</sup> Ou bien*

Toucher en espèces les bénéfices accumulés basés sur les résultats de 1898..... **26.745 fr.**  
 Et recevoir une police libérée payable au décès, de..... **100.000 fr.**



« Pas pour un jour, mais pour toujours. »

#### AUX COMPAGNIES PAR ACTIONS

Age 25 ans, Capital garanti en cas de décès. **100.000 fr.**  
 Prime annuelle, **3.170 francs.**  
 Montant des primes payées en 20 ans, **69.100 francs.**

Après 20 ans, les primes cesseront d'être dues, mais le capital de **100.000 francs** ne sera payé qu'au décès.

Les Compagnies par actions ne pratiquant pas le système de l'accumulation, distribuent chaque année des bénéfices dont la somme totale en 20 ans atteint environ 10 0/0 du montant des primes versées, soit dans le cas présent..... **6.910 fr.**

#### Résumé en faveur de L'ÉQUITABLE

Faculté de trois options ou de résiliation de contrat après 20 ans

Économie annuelle sur la prime. **731 fr.**  
 Soit en 20 ans..... **14.620 fr.**  
 Avec intérêts composés à 4 0/0., **22.638 fr.**

Soit plus de huit primes économisées, en souscrivant à L'Équitable, sans tenir compte des autres avantages inhérents au contrat.

## RÉSULTATS DÉFINITIFS DE L'EXERCICE 1898

Fonds de garantie entièrement réalisé (propriété exclusive des assurés) . . . . .	1.339.050.500 fr.
Excédent de l'Actif sur le Passif. (Supérieur à celui de toute autre Compagnie au monde) . .	297.023.000 fr.
Recettes totales . . . . .	260.426.970 fr.
Nouvelles Polices émises en 1898 . . . . .	870.920.200 fr.
Payé aux assurés en 1898 . . . . .	124.491.100 fr.
Payé aux assurés depuis la fondation (26 juillet 1859) . . . . .	1.550.058.000 fr.
Assurances en cours au 31 décembre 1898 . . . . .	5.116.139.200 fr.

AUCUNE COMPAGNIE AU MONDE N'A OBTENU, APRÈS 39 ANNÉES ET DEMIE D'EXERCICE, DE PAREILS RÉSULTATS

## DIRECTION GÉNÉRALE FRANÇAISE

Dans les Immeubles de la Compagnie

PARIS — 36 & 36<sup>bis</sup>, AVENUE DE L'OPÉRA — PARIS



**OUF!**  
Une charité se fait, un voile se déchire,  
La franchise et l'honneur triomphent; et bientôt,  
Après un dernier bain de suven du Congo,  
Tout bon Français dira, soulagé: « Je respire! »  
Anatole Paris au parfumeur Victor Vassier.



**ABRICOTINE**  
DÉLICIEUSE LIQUEUR  
P. Garnier  
Enghien-les-Bains

*La délicieuse Abricotine P. Garnier est le complément de tout bon repas. En vente chez les Négociants, Entrepôts, Maisons de Comestibles et Epicerie fines.*

**CHEVEUX CLAIRS** allongés et rendus touffus par l'Extrait capillaire de *Benedictus du Mont-Majella*, qui arrête aussi la chute et retarde la décoloration, 6 fr. le flacon; mandat 6 fr. 85 à l'adm. Senet, 35, rue du 4-Septembre, Paris.

**TEINT CLAIR, UNI, LIMPIDE** en se servant du **DUVET DE NINON**, seule poudre de riz recommandée par feu le savant docteur Constantin James, 3 fr. 75 et 6 fr. la boîte, selon la grandeur. Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.



**EAU DENTIFRICE DU DOCTEUR PIERRE & PLACE DE L'OPÉRA PARIS**  
PRÉPARATION HYGIÉNIQUE CÉLÈBRE PAR SES QUALITÉS Antiseptiques et Aromatiques EN VENTE PARTOUT



Ah! Ah! la goutte!...  
pincée! enfoncée!! noyée!!!

**LA GRANDE SOURCE VITTEL**

doit être à tous les repas, l'eau de régime des **ARTHRITIQUES**

Goutte • Gravelle • Diabète  
Calculs et Sables biliaires

**SOULAGENT INSTANTANÉMENT**  
ASTHME, SIFFLEMENTS, QUINTE DE TOUX  
PLUS DE NUITS AGITÉES  
3<sup>e</sup> Fl. de 35. Ph<sup>o</sup> DÉDAL  
14, Rue de la Paix, Paris  
chantillon franco sur demande.

**CIGARES JOY** **ASTHME QUINTE BRONCHITES**

**GOUTTE** Pour calmer un accès de GOUTTE ou de RHUMATISME, il suffit d'une cuillerée à café de **VIN D'ANDURAN** le matin à jeun. Le 1/2 flacon 5 fr. 50. — Pharmacie du Dr DERRAY, 1, rue des Tonnelles, Paris.

**ORGUES D'ALEXANDRE** 81, Rue Lafayette PARIS Catalogue illustré franco

**Rhum St James**

**GOUTTE, RHUMATISME, GRAVELLE URIQUE**  
Guéris par simple application  
**REMÈDE EXTERNE ARTHRITINE**  
DÉPÔT pour la vente au détail  
Ph. D' LAFAY, 51, Chaussée-d'Antin, et prime. pharm.  
Prix du flacon, 10 fr. — Demi-flacon, 5,50  
DÉPÔT GÉNÉRAL, vente en gros, 51, rue Spontini.



MANUFACTURE SPÉCIALE  
D'APPAREILS & ACCESSOIRES  
POUR LA PHOTOGRAPHIE  
de Stéréoscopes et Monocles  
**H. MACKENSTEIN**  
15, rue des Carmes, 15, PARIS  
FOURNITURE GÉNÉRALE  
Envoi du Catalogue sur demande.

**EAU FIGARO** SEULE TEINTURE INOFFENSIVE EN TOUTES NUANCES  
Dépôt: 55, Rue de Rivoli, Paris. (Fl. essai: 1'50)

**Vin de Vial**  
ALIMENT PHYSIOLOGIQUE COMPLET  
Le rôle thérapeutique du Vin de Vial est d'assurer la nutrition pendant la maladie et le rapide relèvement des forces dans la convalescence; pour les anémiques, les adolescents et les vieillards, c'est l'Aliment rénovateur par excellence.

**LAURENOL**  
LE MEILLEUR ANTISEPTIQUE  
GUÉRIT: Plaies, Ulcères, Brûlures, etc.  
INDISPENSABLE POUR LA TOILETTE DES DAMES  
Le plus Puissant Désodorisant  
LE MEILLEUR MARCHÉ  
Toutes Pharmacies — Bureau: R. rue Hérold, PARIS  
**LAURENOL**

**SULFURINE** BAIN SULFUREUX SANS ODEUR  
Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal  
  
Souplesse et Beauté de la Peau  
Le bain de sulfurine peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Prix: 1 fr. 25  
Ph<sup>o</sup> LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs, Paris et 1000 Places

**LE VÉRASCOPE**  
BREVETÉ EN TOUTS PAYS  
ou *Junette stéréoscopique*  
MERVEILLE PHOTOGRAPHIQUE  
inventé et construit par  
**JULES RICHARD**  
ingén<sup>r</sup>-const<sup>r</sup>  
Fondateur et Succ<sup>r</sup> de la  
Maison RICHARD Frères  
8, Impasse l'essart  
— PARIS —  
Prix: 175 fr. — Envoi franco de la Notice illustrée

**CHOCOLAT**  


**SUCHARD**  
LE GOUTER, C'EST L'ADOPTER

ENTREPOT GÉNÉRAL  
Paris, 41, rue des Francs-Bourgeois

**JAMBON** MARQUE "GENUINE"  
**COLEMAN**  
Enfer la Marque

**ASTHME** et Catarrhe de la Boite 2 fr. **Cigarettes ESPIC**

**SI VOUS TOUSSEZ** COQUELICOTS JOHN TAVERNIER  
**COQUELICOTS** REFUSEZ LES CONTREFAÇONS. Les Tablettes COQUELICOTS MARQUÉES AU NOM de l'inventeur JOHN TAVERNIER sont SEULES EFFICACES contre la Toux.

J<sup>es</sup> TRAVAUX MANUELS 27, rue de Valenciennes, PARIS



PARFUMERIE LUBIN  
11, Rue Royale, Paris.

**LOUIS SOURY**  
FABRICANT BIJOUTIER, JOAILLIER, ORFÈVRE, HORLOGER  
2, Place de la Madeleine. — Fabrique: 30, Rue de Provence.

**CHAPEAU LEON** INVENTEUR du **CHAPEAU LIEGE** ANTI-NEURALGIQUE. 35 Grames. — PARIS. VICHY. NICE. MONTE-CARLO. **LEON**, 21, Rue Cassini, PARIS.



**QUINQUINA DUBONNET**  
Anérisitif, Tonique et excite l'Appétit. — Se trouve partout.

**SACHETS-FLEURS**  
ORIZA L. LEGRAND  
La Parfum des Fleurs-Sachets est trop concentré pour être respiré comme celui des Fleurs naturelles. — Le but visé est de parfumer les Appartements et les objets soumis à leur contact.  
Parfumerie **L. LEGRAND**, 11, Place de la Madeleine, PARIS

**DENTS BLANCHES**  
Pâte Dentifrice Glycérine  
S'en servir une fois c'est l'adopter.  
**GELLÉ FRÈRES**, Parfumeurs  
6, Avenue de l'Opéra, PARIS



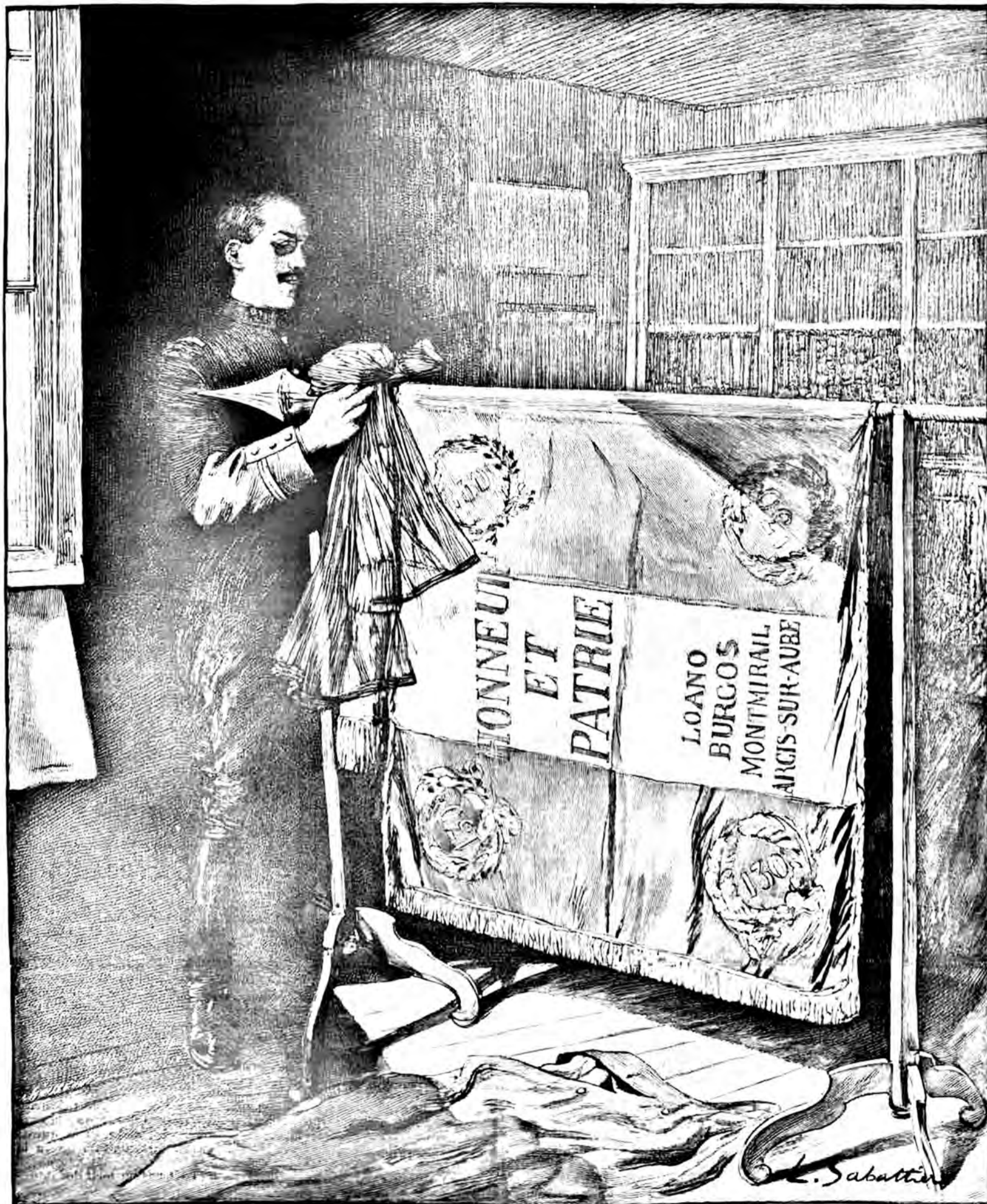
# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 25 FÉVRIER 1899

57<sup>e</sup> Année. — N° 2922

LE DRAPEAU FRANÇAIS EN DEUIL



Le porte-drapeau du 130<sup>e</sup> de ligne nouant un crêpe à la hampe du drapeau. — (Voir l'article, page 132.)

## COURRIER DE PARIS

Les télégrammes des souverains, et le langage tenu dans tous les Parlements d'Europe à propos de la mort de M. Félix Faure nous ont donné la mesure de l'estime qu'inspirait à l'étranger notre Président de la République. Pour beaucoup de Français qui si facilement raillaient, ça été une surprise de voir que l'homme jouissait d'une considération plus étendue qu'il n'est d'usage d'en accorder à la courtoisie des manières et à l'élégance de la tenue. Un prince, — je ne sais plus lequel, — est allé jusqu'à déplorer la perte d'un « des plus grands hommes d'Etat de notre époque ». C'est peut-être exagéré, mais il est évident que M. Félix Faure devait avoir des qualités d'homme politique que nous ne lui soupçonnions pas, pour rendre possibles de pareilles hyperboles. Sans tirer des conclusions trop ambitieuses de ces manifestations si honorables pour notre pays, nous pouvons en conclure que nos hommes politiques gagnent à être vus à distance; nous nous épuisons à de misérables querelles de personnes que l'on dédaigne au-delà de nos frontières et notre jugement en souffre. Il faut décidément aller faire un tour au dehors, si nous voulons savoir exactement ce qui se passe chez nous : la lecture des journaux étrangers ne suffit pas, car les journaux ne reflètent que très imparfaitement l'opinion publique; suivant la latitude, ils sont trop libres ou ne le sont pas assez pour dire toute la vérité et rien qu'elle.

Si la longévité n'est pas une des conditions nécessaires du bonheur, M. Félix Faure, né dans la boutique d'un tapissier et mort président de la République française, aura été un homme exceptionnellement heureux. Sa biographie répandue ces jours-ci à des millions d'exemplaires est là pour l'attester. Dans sa carrière politique comme dans sa carrière commerciale, dans sa vie publique comme dans sa vie privée, il a constamment éprouvé l'influence de la bonne fée, sa marraine, et peut-être même est-ce une faveur suprême que celle-ci a voulu faire à son protégé en le laissant disparaître du monde au moment où sa fortune semblait avoir atteint son apogée. Ainsi lui ont été épargnées les tristesses du déclin, cruelles aux âmes les mieux trempées.

La douloureuse surprise causée par l'imprévu et la soudaineté de cette mort ne pouvait égaler la stupeur et la consternation où nous plongea la fin tragique du président Carnot; le deuil public ne pouvait affecter exactement le même caractère. On n'en a pas moins payé à l'éminent défunt un juste tribut de regrets; il a eu, en somme, une « bonne presse », reçu les hommages et les honneurs posthumes auxquels il avait droit.

Toutefois, à la lecture des journaux, aux conversations entendues de ci de là, il m'a paru qu'on ne sentait pas assez l'importance de la perte que nous venons de faire. On dit bien : « M. Félix Faure était un excellent président ». C'est une formule un peu trop vague et banale; on devrait dire plutôt qu'il fut le « président-type » de notre République.

Pour s'en convaincre, il suffit de le comparer à ses prédécesseurs, tous hommes de haute valeur, chacun en son genre.

M. Thiers, à cause de ses antécédents politiques, était suspect à la fois à ses anciens et à ses nouveaux amis qui redoutaient également son habileté proverbiale. Le maréchal de Mac-Mahon, l'élus des réactionnaires, avait en outre aux yeux des républicains le tort de représenter le militarisme. M. Grévy, dont la dignité austère inspirait, à son avènement, le respect général, vit sombrer son prestige en une pénible aventure. A M. Carnot on reprochait son apparente froideur et sa correction géométrique; à M. Casimir-Perier, son tempérament autoritaire, sa fortune, ses cols rabattus et son grand-père.

M. Félix Faure, lui, avait conquis la presque unanimité des suffrages (j'entends ceux du pays), grâce à tout un ensemble de qualités moyennes jointes à quelques dons naturels précieux chez les gouvernants, grâce aussi à une de ces jolies légendes qui fournissent à l'imagerie d'Epinal ses meilleurs sujets.

Les ouvriers réclamaient comme un des leurs l'ancien « Petit tanneur » en tablier de cuir et en sabots; les commerçants, le négociant qui avait

su faire ses affaires; les bourgeois, le propriétaire cossu; les cercles mondains souriaient avec bienveillance au monocle et aux gilettes blanches du gentleman; les soldats, — qu'on me permette l'expression — « gobaient » le pékin qui, aux grandes manœuvres, montait à cheval et coiffait volontiers le béret de l'alpin; les marins, le terrien du faubourg Saint-Denis que son commerce avait rendu Havrais et qui, aguerri comme un vieux loup de mer, fumait sa pipe à bord du vaisseau amiral; en lui les patriotes saluaient le Monsieur en habit noir qui, au nom de la France, avait eu l'occasion de traiter en égal et en ami le souverain du plus grand empire européen. N'oublions pas la sympathie des chasseurs, fiers de le compter au nombre de nos « premiers fusils », ni la gratitude d'une foule de pauvres diables ayant recueilli de sa bouche, au cours de ses fréquentes visites aux établissements hospitaliers, le traditionnel : « Eh ! bien, mon brave, comment ça va-t-il ? » Et ne négligeons pas, enfin, un gros atout dans le jeu d'un chef d'Etat : le suffrage des femmes, sûrement acquis à l'homme de belle prestance et d'irréprochable tenue.

Pouvoir se flatter d'être le président de presque tout le monde, dans notre pays si divisé d'opinions et si frondeur, est un rare privilège, exigeant bien des conditions diverses. M. Félix Faure les réunissait à peu près toutes, et il réalisa aussi complètement que possible, tant au point de vue décoratif qu'à tous autres égards, le type idéal du personnage assez mal défini, placé par la Constitution à la tête de notre démocratie panachée. Et voilà pourquoi, en le voyant disparaître, j'ai songé tout de suite à la difficulté qu'on aurait à lui trouver un remplaçant.

Quant à lui donner un successeur, rien n'était plus facile.

L'opération s'est exécutée en un tour de main par le jeu normal de cette Constitution Wallon dont, malgré son imperfection, certains rouages sont vraiment d'une ingéniosité très simple et très pratique. Il ne s'est pas écoulé quarante-huit heures entre la mort de M. Félix Faure et la proclamation de M. Loubet. Même, si l'on avait voulu, le délai aurait pu être abrégé; mais, avant de faire un président de la République, il faut bien se concerter — ou plutôt se chamailler un peu. On n'y a pas manqué.

Assistâtes-vous, chère Madame, au dernier Congrès de Versailles?... Si oui, je n'ai rien à vous apprendre; sinon, n'en éprouvez que des regrets modérés. Croyez-m'en, car j'y étais, rien n'est moins solennel que cette solennité; le cadre est tellement supérieur au médiocre tableau qu'il le rapetisse encore et l'écrase. C'est, amplifiés, la cohue, la confusion, l'agitation, le brouhaha du Palais-Bourbon, un jour de séance orageuse; quatre heures durant, un bruit vain de pronostics, de paris à la cote, de disputes emplît la longue galerie des Tombeaux, dont les rigides figures de marbre sont profanées par des amoncellements de chapeaux et de pardessus. Seul l'épisode final offre une note d'un pittoresque moins vulgaire, quand, au milieu de la superbe Cour d'honneur du château, devant le grand Louis XIV de bronze, un escadron de cuirassiers s'ébranle bruyamment sur les pavés sonores, puis s'élançe à fond de train, escortant le landau qui emporte vers Paris un homme las, ahuri, au sourire résigné de victime, — le vainqueur de la journée...

Rien d'ailleurs ne ressemble à un Congrès comme un autre Congrès. Cependant celui de samedi dernier s'est distingué par une particularité dans la mise en scène : un certain nombre d'honorables étaient venus de Paris à Versailles en automobiles; voilà ce qu'on n'avait pas vu en 1895 lors de l'élection du président Faure. A part cela, la cuisine a été la même : je ne parle pas de la cuisine parlementaire, ne voulant pas me départir du respect, mais de celle que les restaurateurs de la ville de Louis XIV ont offerte à leurs hôtes d'un jour; le saumon rose nageait dans une sauce verte, et de blondes pommes de terre flanquaient les tranches de rosbif. La superbe des maîtres d'hôtel, exaltée par la gravité des événements, écrasait les malheureux journalistes fourvoyés dans cette assemblée de clients augustes. Comme un des nôtres réclamait timidement sa part de saumon que l'on semblait hésiter à lui servir, le garçon interpellé laissa tomber ces mots de ses lèvres dédaigneuses :

— Aujourd'hui, Monsieur, nous appartenons à ceux qui font de l'histoire!

Dans un des grands cercles de Paris. La mort de M. Félix Faure vient d'être télégraphiée. Et presque aussitôt, d'un groupe où l'événement est commenté avec la plus vive émotion, une voix mélancolique s'élève :

— Vous voyez un homme terriblement ennuyé. — ??

Dans la deuxième partie de mon roman, que doit publier le 1<sup>er</sup> mars prochain la *Revue des Deux-Mondes*, j'avais placé la mort d'un Président de la République, et décrit le Congrès de Versailles. J'avais voulu faire mourir ce chef d'Etat dramatiquement. Un assassinat, ce n'était pas possible; j'aurais eu l'air d'avoir copié l'histoire de Carnot, et cela eût pu paraître de mauvais goût. Alors, je m'étais servi d'un moyen plus simple, et qui avait l'avantage de n'évoquer aucun souvenir précis : l'attaque d'apoplexie foudroyante!... Il faut maintenant que je cherche autre chose.

La voix qui proférait ces paroles était celle de M. Melchior de Vogüé, de l'Académie française.

Les petits côtés de l'histoire.

C'est par un cocher de fiacre que la mort du Président fut connue dans Paris.

Il était près de 10 heures. L'automédon suivait le trottoir du faubourg Saint-Honoré, encore désert à ce moment. Devant la porte du palais, il reconnut un de ses amis, cuisinier à l'Elysée.

— Pas gai, ton quartier, ce soir, dit le cocher.  
— Nous n'avons pas de quoi être gais, non plus, fait l'autre.

— Qu'est-ce qu'il y a donc?

Il y a que le Président vient d'avoir une attaque et qu'il est en train de mourir...

Le cocher, sans en écouter davantage, fouette son cheval, et file à toute vitesse. Dix minutes après, il apportait à un journal du matin la nouvelle « puisée aux sources les plus sûres ».

Sa déclaration fut d'abord reçue avec une réserve un peu défective; mais, après vérification, on constata qu'à l'instant même où il la faisait le Président avait rendu le dernier soupir.

L'envers de la gloire.

Ce lieu commun philosophique est toujours de mise, lorsqu'un grand de la terre monte au Capitole ou descend dans la tombe. Il est d'autant plus facile à traiter que les *ana* abondent en documents à tiroir s'adaptant à tous les hommes éminents et à toutes les circonstances. Je me serais fait scrupule de chercher mon bien dans cette mine trop souvent exploitée et j'aurais préféré m'abstenir, si, aubaine inattendue, une anecdote toute fraîche et absolument authentique ne m'était fournie par un de mes amis exilé au fin fond du Midi jusqu'à la fin de l'hiver.

« Hier, m'écrivit-il, au cours de ma promenade quotidienne, j'entre dans une ferme. Un vieillard qui paraissait centenaire s'approche de moi, et soulevant le bonnet de coton brun posé en éteignoir sur son crâne chenu :

— C'est-y vrai, Monsieur, que le président de la République il est mort, que le facteur m'a dit ce matin?

— C'est vrai.

— Comment donc qu'y s'appelait?

— Félix Faure, parbleu!

— Ah! ben oui, y m'semble que j'ai entendu ce nom-là... après une pause. Pour lors, on en nommera un autre...

« Et, sans la moindre transition, il a aussitôt abordé la question de la pluie et du beau temps. »

On signalait dernièrement la mésaventure d'un peintre français qui, débarquant au Mexique avec une caisse pleine de tableaux, fut tout surpris, — et un peu humilié, — de voir les douaniers s'emparer de ses chefs-d'œuvre, les placer sur une bascule, et en fixer l'évaluation... au poids!

L'histoire en rappelle une autre qui fit grand bruit, il y a une trentaine d'années, dans le monde savant.

Un Pharaon avait été expédié du Caire, par un de nos égyptologues en mission, à destination du Louvre. La royale momie débarqua à la douane de Marseille. On ouvre la caisse, et la question se pose alors de savoir comment on taxera le Pharaon.

L'article ne figurait pas au tarif des douanes; il devait donc, suivant la jurisprudence qui règle ces matières, être soumis à la taxe du « produit similaire ».

Les douaniers n'hésitèrent pas longtemps : ils

mirent le Pharaon sur la balance, et le taxèrent comme poisson sec.

Encore l'envers de gloire!

S'il faut en croire certains journaux, l'élection présidentielle serait une catastrophe sans précédent; tout aurait sombré dans cette fatale journée de samedi, 18 février : honneur national, armée, marine, commerce (suit la liste de tous les ministères spéciaux). Je puis rassurer d'un mot un groupe important de citoyens que la mort du président Faure a particulièrement assombrés : dans cet effondrement universel, dans cette noyade de tout ce qui nous est cher, les palmes académiques ont surnagé!... On a les meilleures nouvelles de la promotion tant attendue; elle flotte sur le pupitre du ministre, miraculeusement sauvé des eaux; dans peu de jours, elle aura gagné le port béni de l'Officiel. Il y a encore de beaux jours pour la France!

## LA LETTRE

La maison de M. Verneuil s'élevait sur le flanc du coteau. Elle était grande comme un jouet, toute fleurie, et si vieille qu'elle semblait prête à s'envoler au moindre souffle du vent. Une barrière de bois blanc la séparait du chemin désert. Nul visiteur n'en faisait tinter la cloche fêlée. On n'attendait que la mort qui se moque des fortes grilles.

La mort! Si occupée par le monde, elle paraissait avoir oublié le vieillard. Et lui, en haut de la côte rude, se faisait tout petit sous son petit toit, pour qu'elle passât auprès de lui sans le voir.

Il était voûté, maigre et sec, agité d'une toux perpétuelle. Il avait des mains tremblantes, un cœur qui ne battait plus. Mais il tenait à la vie : il voulait revoir son fils. Cette idée s'était installée en lui; elle réchauffait son corps, rayonnait dans ses yeux, éclairait son front. Et quand on est possédé par une idée, on ne meurt pas.

— Tu sais combien je t'aime, disait-il à sa servante. J'ai tout fait pour le retenir. Je ne pouvais le garder avec moi, puisqu'il devait partir au service. Il aurait pu du moins rester en France. Il a préféré s'en aller au loin, en Afrique; c'était sa volonté, à ce garçon. Il ne s'amusait guère ici; il a suivi sa destinée.

— Il reviendra, Monsieur, répondait Martine. Il aura des galons. Il est si intelligent!

Elle l'avait vu naître et le considérait un peu comme son fils, cet enfant sans mère.

— Ah! si tu l'avais vu, le jour de son départ! J'ai tenu à l'accompagner jusqu'à la gare. Il n'a pas pleuré. J'étais brave aussi, et fier de m'appuyer à son bras. On nous regardait; c'est un si bel homme! Pourtant, lorsque le train s'est ébranlé, lorsque le cri de la machine, pareil à un râle de bête, a déchiré mes oreilles, j'ai failli tomber. J'ai vu un mouchoir agité, des wagons noirs, une lanterne bientôt fondue dans la nuit, et je suis resté longtemps à contempler les rails qui s'en vont là-bas, jusqu'à la mer immense.

Il ajoutait encore :

— Il n'est plus de route dans le pays où il est désormais, le spahi rouge et bleu. Il couche sous la tente, au bord du fleuve mystérieux. Il n'entend, sous le ciel étoilé, que l'aboiement des chacals; des palmiers grêles ferment son horizon. Et pendant que je l'attends ici, sur ce coin de terre où j'irai bientôt me perdre, il renouvelle son âme aux aspects changeants de l'univers. Je ne sais qui de nous a pris la meilleure part...

Il répétait sans se lasser les mêmes choses, sur le même ton, devant la honne attentive qui le comprenait. Elle aussi avait un gars au village, et leurs deux pensées, parties de si loin, se rencontraient dans un commun souvenir. Car il suffit d'un amour pour remplir une existence.

Les jours passaient ainsi. Minute à minute, heure à heure, ils s'écoulaient sans bruit, avec une lenteur de grand fleuve paresseux. Jours si vides et si pleins, jours d'angoisse et de calme, où le corps du bonhomme s'inclinait peu à peu vers la tombe, tandis que son âme, dégagée des entraves matérielles, se réfugiait dans l'inviolable asile du passé.

Les saisons se succédaient. Été comme hiver, assis à la fenêtre ouverte ou fermée, il en suivait passionnément les phases régulières. A la longue, il se modelait sur la nature. La majesté des formes qui l'effrayait jadis, il la comprenait maintenant, à

la veille de mourir. Il devenait le frère des arbres immobiles, des oiseaux bavards, du sol fécond, et, courbé comme eux sous le poids de la fatalité, il s'abandonnait sans regret et sans haine à l'obscur destin des choses.

Le soir, quand l'ombre voilait le contour subtil des champs, il aimait à rêver sous la lampe. Il regardait les portraits de l'absent; il cherchait à retrouver sous le sourire puéril d'autrefois la bouche rêveuse d'aujourd'hui. Il s'attardait aux lettres venues de si loin et qui conservaient le reflet d'une chère pensée. Alors il se rapprochait de la flamme. Il lisait, il lisait. Il n'avait qu'un geste pour déplier les feuillets, et une larme, toujours la même, qui coulait, par la même ride.

Or, un matin, pendant qu'il déjeunait, Martine ouvrit la porte brusquement.

Il leva la tête. Elle avait l'air si penaud au milieu de la chambre qu'il eut envie de rire. Il demanda : — Qu'as-tu, ma fille? Voyons, explique-toi!

Elle répondit en froissant le coin de son tablier : — Ah! Monsieur va me gronder, bien sûr...

Et comme, du geste, il l'invitait à parler, elle déclara :

— Voilà... Depuis huit jours il y a un chien qui rôde autour de la maison. Oh, il est tout petit, gros comme le poing, et si doux! Personne ne le connaît dans le pays; j'ai demandé au boucher, à la crémière; non, personne ne le connaît... Il meurt de faim, je lui ai donné à manger et il est revenu... Monsieur, il fait peine à voir...

M. Verneuil répondit avec humeur :

— Eh! bien, que veux-tu que j'y fasse? — Mais... le recueillir...

Il ouvrit les bras, indigné.

— Vraiment, recueillir ce vagabond que personne ne connaît! Mais tu es folle... A mon âge, on ne change pas ses habitudes. Nous sommes deux, nous nous entendons fort bien. Il n'y a plus de place ici que pour André.

— Ce sera comme Monsieur voudra... C'est dommage quand même, une si bonne bête!

Il y eut un silence. Il finit par dire, piqué d'une pointe de curiosité :

— Je consens à voir ton protégé, à le voir seulement... Amène-le.

Une houpe hérissée de poils noirs fit irruption dans la pièce. Pataud était un vieux caniche. Il gardait sur sa robe salie la poussière des longs chemins. Il n'inspirait point la défiance, mais plutôt la sympathie, presque le respect, comme les voyageurs qui viennent de loin et qui ont vu tant de choses.

Le vieillard caressa les souples oreilles, frémit sous le regard du pur animal.

— Il faudra lui donner un coup de brosse.

La servante s'exclama :

— Monsieur consent, quel bonheur! Vous verrez dans un instant. Vous ne le reconnaîtrez plus.

M. Verneuil demeura songeur. Pour la première fois depuis des années, il se sentait agité de sentiments contraires. Il restait partagé entre le désir égoïste de sauvegarder l'intimité d'une existence volontairement murée, et le besoin inné de se renouveler aux spectacles nouveaux. Cet étranger sans gêne, n'était-ce pas son fils qui le lui envoyait, et n'y avait-il pas plus d'une ressemblance entre leurs destinées?

Il y eut de la gaieté dans la maison silencieuse. Au premier rayon de soleil, M. Verneuil prenait sa canne et sortait. Il marchait lentement le long des sentiers, écoutant les voix confuses de la nature. Il comprenait le langage muet des arbres, les fleurs se haussaient pour le saluer à son pas sage, et Pataud allait et venait autour de lui, comme s'il eût compris l'importance de sa mission. Ces deux êtres s'aimaient parce qu'ils se complétaient, parce que l'un portait en lui l'immuable instinct des bêtes et l'autre la raison avérée des hommes. Ils étaient heureux, ils n'avaient pas besoin de parler pour s'entendre.

A la longue, le chien développait son intelligence. Il portait au marché le panier aux provisions, tirait la cloche, faisait le mort, et chaque jour on constatait avec transport un progrès nouveau. Il était doux et caressant avec tous. Pourtant il avait voué une haine au facteur. Il le poursuivait de ses aboiements, et l'homme parfois devait, pour le tenir en respect, le menacer de son bâton. Le vieillard se désolait.

— Tu devrais l'aimer au contraire, car c'est par lui seul que je tiens au monde. Il est le messager

des bonnes et des mauvaises nouvelles, et sa boîte est comme la vie, pleine de joies et de tristesses. Combien sommes-nous en France, dans l'univers, de vieux solitaires qui ne palpions qu'à son coup de sonnette! Et cependant il est modeste et résigné; il accomplit avec simplicité une fonction plutôt pénible, et dont il ne sent que confusément la noblesse. Et il ne lit jamais les papiers qu'on lui confie.

Pataud l'écoutait en silence. Ces choses dépassaient son entendement. Il s'obstinait à hurler après la blouse bleue.

Avec le temps, il se calma. De loin, il voyait arriver l'homme, allait à lui en remuant la queue. Même il finit par l'aimer. Il devinait dans cette ancien soldat si rude d'aspect, un humble comme lui qui avait trouvé, sur le soir de son existence, le bon gîte. Si bien qu'un jour Martine s'écria :

— La paix est faite, Monsieur. Ils causent maintenant comme de vieux amis. Demain matin, au premier courrier, la première lettre, c'est Pataud qui vous l'apportera, dans sa gueule... Vous verrez, vous verrez!

Le lendemain, à l'heure dite, M. Verneuil était assis devant sa table. Il se réjouissait par avance de la petite fête. Il entendit tinter la cloche, des pas crièrent sur le gravier, un bruit de voix monta. Il souriait, vaguement ému comme on l'est toujours en pensant à des choses qu'on devine et qu'on ne voit pas. Il y eut un silence qui parut très long, puis, une bousculade dans l'escalier.

Le chien entra. Il tenait entre ses dents serrées une large enveloppe jaune. Il marchait avec lenteur, la tête droite, les pattes levées, très fier. Il s'approcha de son maître, le regarda, quêtant une caresse.

— A la bonne heure, tu te décides... Voyons, quelle nouvelle, pour tes débuts?

Il ajusta ses lunettes au bout de son nez, fit sauter le cachet, n'eut que le temps de lire : *Ministère de la guerre* et ces mots en traits de flammes qui lui brûlèrent les yeux : *Reconnaissance... poste isolé... Mission massacrée... fin glorieuse.*

Alors il se leva, tomba sur le dos, raide mort.

Et quand Martine effrayée ouvrit la porte, elle aperçut au milieu de la chambre le bonhomme étendu, tandis que le misérable chien tournait, hurlant, autour du corps, cherchant à arracher, de sa main crispée, la lettre fatale!

HENRY SPONT.

## NOTES ET IMPRESSIONS

On ne travaille jamais en vain à l'amélioration du sort de ses semblables : à vouloir le bien d'autrui, j'ai trouvé mon propre bien.

COMTE DE CHAMBRUN.

La vertu la plus rare dans les luttes d'idées, c'est la modération.

LAMARTINE.

Dans un certain degré d'exaltation, il y a souvent plus de positif que d'idéal.

AL. DEMAS, père.

La conviction est aussi ingénieuse dans ses raisons que le scepticisme dans ses doutes.

DE BARANTE.

Dans la vie, on fait bien des choses qu'on n'approuve pas.

MAURICE BARRÈS.

Il est dans la nature du gouvernement parlementaire de conduire à des solutions moyennes et provisoires, laissant toujours quelque chose à faire à l'avenir.

FRANCIS CHARMES.

Entre nos sentiments, ce qu'il y a de plus fort, le mot l'indique, c'est le ressentiment.

GUY DELAFORÊST.

Le monde est un théâtre, et la vie un spectacle, d'où l'homme, à la fois acteur et spectateur, se retire toujours avant la fin.

MARIE ADVILLE.

Deux choses également dangereuses : un bon couteau aux mains d'un fou, une idée juste dans la tête d'un sot.

Tant que l'homme est au pouvoir, on ne peut dire du mal de lui sans être suspect de le calomnier, ni du bien sans passer pour un flatteur : la mort met tout au point.

G.-M. VALTOUR.



D<sup>r</sup> Bergeron.

D<sup>r</sup> Lannelongue.

Général Bailloud.

M. Le Gall.

M. Charles Dupuy.

LES DERNIERS MOMENTS DU PRÉSIDENT FÉLIX FAURE, A L'ÉLYSÉE. — (Voir l'article, page 122.)

L. Sabatier





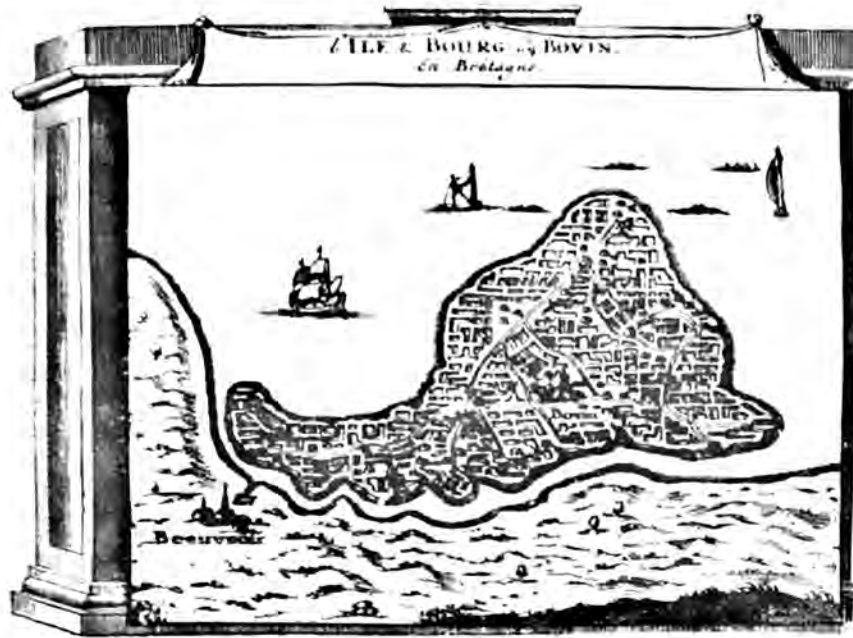
Notification de l'élection présidentielle.



M. Loubet et le Ministère après la transmission des pouvoirs.



CONGRES DE VERSAILLES. — Aspect de la salle des bulletins de vote. — (Voir l'article, page 132.)



L'île de Bouin au dix-septième siècle (d'après une gravure de l'époque).

### LES POLDERS DE LA VENDÉE

On croit communément que, dans notre vieux pays, cultivé depuis quelque mille ou deux mille ans, toutes les terres ont été utilisées et qu'il faut aller au loin pour trouver des sols vierges. C'est là une erreur.

Nous avons déjà signalé aux lecteurs de *l'Illustration* les merveilleux résultats obtenus en dessalant, puis en dessalant, les alluvions du littoral méditerranéen (1). Des terres stérilisées par le sel peuvent être fécondées par l'irrigation combinée avec le drainage, et d'admirables vignobles ont été créés là où poussaient quelques « enganes » sans valeur au milieu d'une solitude désolée.

Une transformation analogue a été opérée en Vendée, dans la baie de Bourgneuf, en face de cette gracieuse île de Noirmoutiers qui s'allonge du côté de l'Océan.

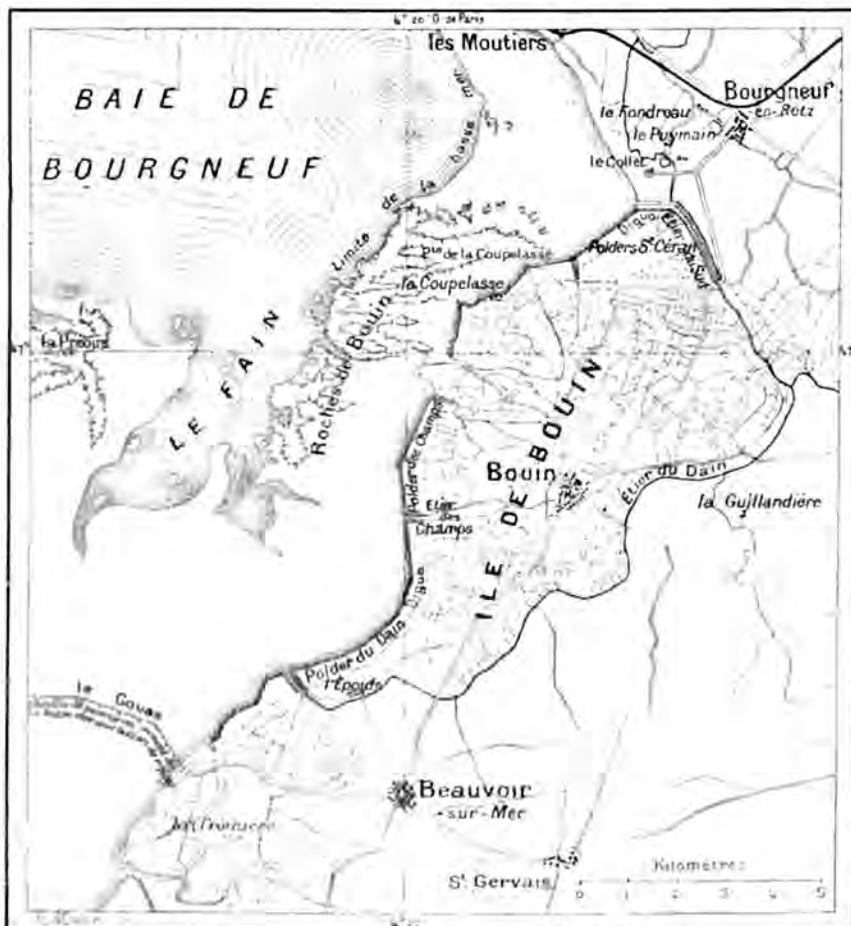
Rien de plus curieux que l'aspect de ce coin de France qui ressemble à la Hollande. La mer n'a point ici creusé le rivage en le frappant avec ses vagues. Bien au contraire, elle a charrié des limons, broyé des millions de tonnes de débris et de coquilles marines, et chaque marée, en recouvrant le littoral a déposé lentement une couche de terre recouverte bientôt d'une couche nouvelle plus haute et plus ferme. Dans le Languedoc, ce sont les fleuves côtiers qui ont fait reculer la Méditerranée, en comblant, peu à peu toutes les anfractuosités du littoral.

Ici, en Vendée, c'est l'Océan lui-même qui travaille pour l'homme et élargit son domaine en apportant un peu de terre dans chaque vague qui roule et se brise sur le rivage.

Aussi la configuration du pays a-t-elle singulièrement changé depuis deux siècles.

Voici une vieille gravure du dix-septième siècle qui nous montre l'« île de Bouin ». A cette époque, la ville de Bouin était le centre d'un îlot de terre de quelques centaines d'hectares. Aujourd'hui le canal qui sépare Bouin de la terre ferme a été en partie comblé et de tous côtés s'étend une immense plaine basse sans ondulation, coupée régulièrement de quelques larges fossés qui sont les vrais chemins du pays et servent au transport des récoltes.

Parfois ces fossés aboutissent à quelques canaux plus larges qui vont jusqu'à la mer et servent, au besoin, de grandes routes.



L'île de Bouin à l'heure actuelle.

Là, à marée basse, se trouvent réunies des barques de pêche échouées sur un fond de vase. Elles mêlent leurs mâts au milieu d'un désordre pittoresque; les voiles rouges et jaunes d'ocre sont étalées au soleil. A côté tout un hameau de pêcheurs s'est formé et vit de la mer tandis que les cultivateurs moins hardis exploitent la terre qui est sortie des vagues et que la pluie a dessalée en ruisselant sur elle à mesure que l'Océan la déposait sur le rivage.

Le froment, les fèves, les pommes de terre, les fourrages sont les productions principales. Le bétail est assez nombreux. Il ne manque guère que du bois. Mais l'usage s'est introduit d'en échanger contre des cendres provenant des fumiers que l'on a transformés en galettes noires desséchées au soleil puis brûlées dans les foyers pour économiser le combustible.

Rien de plus curieux que de voir ces étranges galettes entassées près des habitations. Avec les cendres recueillies dans les foyers, les cultivateurs de l'intérieur fertilisent leurs champs qui manquent précisément de chaux et de matières minérales. En revanche, ils apportent à la côte le bois de leurs forêts, et telle est la fertilité des terres limoneuses sorties de l'Océan qu'elles continuent à porter des récoltes sans fumures, en fournissant même aux sols granitiques voisins les matières fertilisantes dont ils ont besoin!

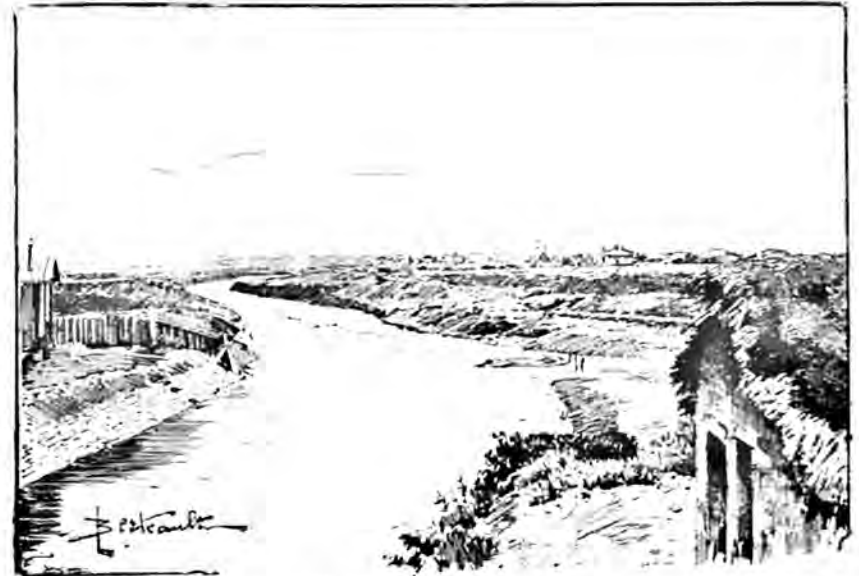
Quand on s'approche du littoral, l'aspect change. A la place des champs verts de récoltes, on n'aperçoit plus que les taches argentées des salines, ou des terres noires que le sel stérilise et que la mer recouvre encore quand la marée est haute et que le vent souffle du large.

C'est sur cette étendue que s'exerce alors l'industrie de l'homme; son intervention est ici nécessaire.

Il faut, à la vérité, un admirable courage et une patience que rien ne lasse... pour obtenir l'autorisation de mettre en valeur des terrains stériles!

Les atterrissements ou « lais » de mer appartiennent à l'Etat! Il faut en demander la concession après avoir fait des études fort longues et assez coûteuses pour constater la possibilité pratique et économique d'un endiguement, opération indispensable si l'on veut mettre une terre du littoral à l'abri des retours offensifs du flot salé.

On ne saurait se livrer à des recherches trop complètes dans l'étude d'un projet de dessèchement; état de l'envasement, qualité du sol constatée par son analyse



Un « étier » et la plaine de Bouin.

et par des expériences exécutées sur des terres voisines, hauteur d'eau couvrant les atterrissements lors des plus grandes marées d'équinoxe et des tempêtes exceptionnelles; direction des vents dominants; dimensions à donner aux digues...

Quand, après toutes ces études, on croit toucher au but; le plus difficile reste à faire. Il faut, en effet, présenter un projet à l'Administration! Celle-ci le soumet, hélas! à de longues enquêtes dont elle aurait dû prendre elle-même l'initiative depuis fort longtemps. Enfin, il faut encore soumettre le projet à l'approbation de quatre ministères: il faut réunir les adhésions des agents du domaine, de la marine, du génie militaire, des ponts et chaussées et des douanes.

Quand, après l'accomplissement de toutes les formalités, les obstacles sont levés, on essuie généralement un refus, en ce qui concerne tout au moins une concession directe, et l'on doit se soumettre aux chances d'une adjudication publique qui peut rendre inutiles et stériles toutes les études et les dépenses préparatoires. Quelques âmes fortement trempées résistent cependant, et triomphent des difficultés amoncelées comme à plaisir.

Nous avons eu, tout dernièrement, l'occasion de visiter les magnifiques polders qu'ont créés, — c'est le mot, — à force d'intelligence et de patience... M. Le Cler, ingénieur civil, et ses associés, sur le littoral de la baie de Bourgneuf. C'est une œuvre remarquable à tous les égards, et, au point de vue agricole, notamment, on ne saurait louer avec trop de sympathique admiration la transformation opérée. Plus de 700 hectares de limons improductifs ont été mis en valeur par M. Le Cler; les magnifiques récoltes que nous avons admirées au mois de juillet dernier témoignent assez clairement du succès de son entreprise pour qu'il soit inutile d'insister sur le mérite de l'ingénieur.

Indiquons brièvement en quoi consiste la création d'un des polders ou « lais » de mer, endigué, desséché, assaini et mis en culture par M. Le Cler.

Au début, l'on se trouve en présence d'une large surface presque horizontale que la mer recouvre à une distance variable dans l'intérieur des terres.

Il faudra protéger cette étendue de terre contre l'invasion du flot salé; il sera également indispensable d'assurer l'écoulement des eaux de pluie qui dessaleront progressivement le sol s'il contient trop de sel déposé par les vagues.

La construction des digues est l'œuvre capitale; mais à travers ces digues il faudra ménager des canaux pour servir à l'évacuation des eaux provenant des polders. A marée haute, c'est la digue qui sert de muraille protectrice.

A marée basse, ce sont les canaux d'évacuation qui entraîneront les eaux de pluie et préserveront le polder d'une inondation dangereuse.

Le premier soin pris par M. Le Cler a été d'entourer son polder d'une première digue *submersible* en pierres, digue haute d'un mètre seulement, et interrompue çà et là, aux endroits convenables pour permettre à la mer de se retirer après chaque marée. Cette digue primitive et provisoire est établie dans l'intérieur du futur polder à 10 mètres environ du pied des grandes digues définitives.

Cette première chaîne de pierres retient, pendant quelques heures, le flot de

(1) Voir le numéro de *l'Illustration* du 13 février 1897.

(1) Voir la communication faite à la Société des Ingénieurs civils par M. A. Le Cler. — 1896.

chaque marée. Elle permet par conséquent au précieux limon maritime de se déposer sur le sol qu'il exhausse et de constituer une terre végétale très fertile et très profonde à la fois.

Une deuxième digue submersible plus haute est construite peu après, dans des conditions analogues, et concourt au même but. Elle facilite, elle aussi, l'ensablement, ou plus exactement, le « colmatage » du sol. On la place à l'endroit même où s'élèvera la digue définitive.

Celle-ci est, enfin, construite en terre et revêtue d'une couche de pierres pour en assurer la résistance aux coups de mer. Elle dépasse la hauteur des plus grandes marées et sa largeur de base en assure la solidité.

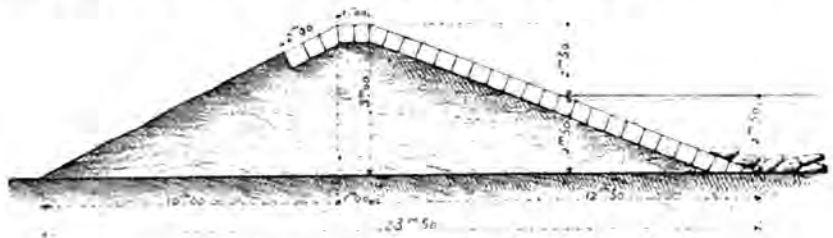
Les digues que nous avons vues auprès de Bouin avaient une hauteur de 5 mètres et environ 20 mètres de largeur à la base.



Les petites digues provisoires.

A travers les digues sont ménagés des canaux ou « coëfs » destinés à assurer l'écoulement des eaux du polder après l'endigement. Des clapets se ferment d'eux-mêmes quand la mer monte et s'opposent à l'inondation du polder par l'eau salée. Ils s'ouvrent, au contraire, à marée basse sous la pression des eaux venues de l'intérieur. Pour faire pénétrer l'eau de mer jusqu'aux marais salants de l'intérieur, on a même creusé et endigué à Bouin un canal ou « étier » qui se remplit à marée haute.

Les limons qui sortent de l'Océan sont encore imprégnés de sel. Il est nécessaire que les pluies, si abondantes dans l'Ouest, viennent les laver. D'autre part, on doit couper les terres de nombreux fossés pour assurer l'écoulement rapide de ces eaux de lavage. Elles sont recueillies dans un large fossé qui est creusé dans le voisinage des digues dont il suit les contours. A marée basse toutes ces eaux sont rejetées à la mer en passant par les « coëfs », à travers les digues.



La grande digue définitive.

Au bout de deux ou trois ans le dessalement du sol est suffisamment avancé pour que la culture de l'orge, de la luzerne, et même du froment soit possible et rémunératrice.

A cette heure, les polders créés par M. Le Clerc sont depuis longtemps assainis, dessalés et devenus d'une extraordinaire fertilité.

Cultivés depuis plus de vingt ans, sans l'apport d'aucun engrais, de pareilles terres donnent un rendement de 30 hectolitres de blé par hectare. Malgré la baisse considérable du prix de cette céréale depuis quinze ans, le produit brut obtenu dépasse encore 450 francs.

La luzerne qui conviendrait parfaitement à ces sols profonds pourrait donner 8 à 10.000 kilos par hectare, d'après les expériences déjà faites.

Les fèves qui succèdent au blé sur les mêmes champs donnent également de très belles récoltes.

En exploitant directement leur domaine, les créateurs des polders de la baie du Bourgneuf auraient certainement pu obtenir des profits élevés. Ils ont toutefois préféré avoir recours au métayage et cultiver à moitié fruit en cédant la jouissance du sol aux habitants du pays. Ceux-ci se chargent de la culture et abandonnent la moitié des récoltes aux propriétaires qui doivent recevoir leur part dans les granges qu'ils ont fait construire à cet effet.

L'administration des polders est ainsi facilitée et n'a pas exigé l'avance d'un capital d'exploitation qui eût été très important. La population locale réalise, d'autre part, des gains bien supérieurs à la somme qu'eussent représentés les salaires et les gages des ouvriers et domestiques employés à la culture en cas de gestion directe.

C'est là, au point de vue social, un résultat très intéressant, et qui rend, s'il se peut, plus digne encore des éloges de tous, l'œuvre de M. Le Clerc et de ses associés.

Au point de vue financier, cette entreprise est également fort remarquable. Le prix de revient par hectare des polders du Bourgneuf et de Bouin s'élève à 3.500 francs, environ, y compris les frais d'achat du sol improductif, frais exagérés qui ont été de 200 francs, il y a trente ans.

Aujourd'hui, malgré la baisse générale du revenu des terres et le mode de partage des récoltes entre les propriétaires et les métayers, le revenu « net » par



Un polder et la digue qui le protège.

hectare dépasse 150 francs et constitue, par conséquent, un placement à 12 0/0.

Ce taux est donc supérieur au revenu des valeurs de tout repos, et des biens-fonds ruraux en général.

Il nous paraît probable qu'il pourrait être largement accru, si l'on donnait plus d'extension sur de pareilles terres à la culture des fourrages et à l'exploitation du bétail. Cette transformation sera l'œuvre du temps.

Bien que les propriétaires des polders aient renoncé à la culture directe, ils doivent, cependant, songer à recueillir leur part de récoltes à lui faire subir l'opération du battage quand il s'agit de céréales ou de fèves et à conserver les produits jusqu'au moment de la vente.

Dans ce but, des bâtiments ont été construits, une machine à battre bien dis-



Construction de la digue définitive.

posée sépare en quelques jours les grains des épis ou des gousses; des greniers abritent les denrées en attendant les livraisons.

Toute cette installation fort bien comprise se trouve à proximité d'un des grands canaux ou « étiers » dont nous avons déjà parlé.

Des bateaux de 60 à 100 tonnes arrivent en face des greniers, sont chargés à peu de frais et emportent le froment ou les fèves à Bordeaux ou à Nantes.

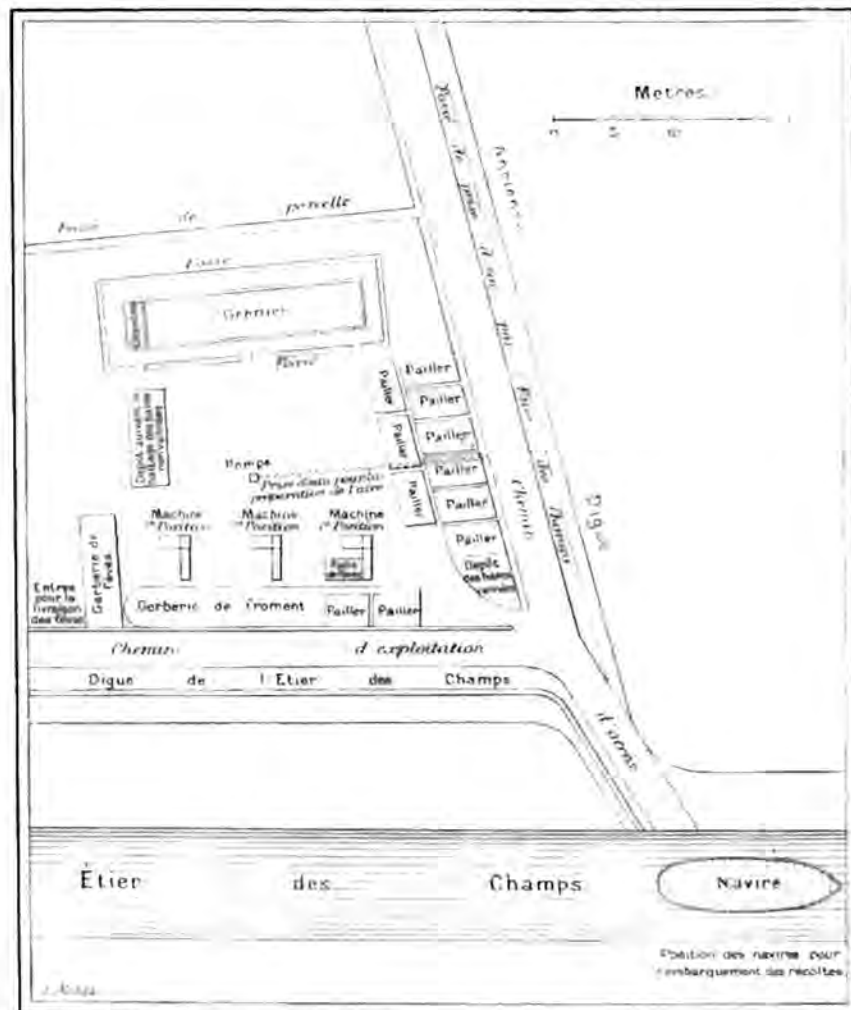
Le plan ci-dessous indique la disposition des bâtiments et leur position par rapport au canal.

La récolte des grains se fait de très bonne heure dans cette partie de la Vendée. La moisson a lieu le plus souvent du 1<sup>er</sup> au 15 juillet. Il est donc possible de réaliser, c'est-à-dire de vendre le blé à un moment où l'on vend encore fort peu de froment nouveau. Le prix de vente se trouve, parfois, majoré dans ces conditions.

L'œuvre dont nous venons de parler est à coup sûr fort remarquable, mais, peut-être, le paraîtrait-elle plus encore si l'on songe qu'elle pourrait servir d'exemple et être généralisée.

Tout le monde connaît au moins de réputation les beaux travaux de dessèchement exécutés en Hollande. Ceux qui ont été faits en Angleterre sont aussi très remarquables bien qu'ils soient moins célèbres.

En France même, nous aurions beaucoup à faire dans cette voie. M. Hervé Mangon estimait, il y a une trentaine d'années, que nous pourrions endiguer et dessécher sur notre littoral plus de 100.000 hectares.



Les granges et les paillers des polders de Bouin.

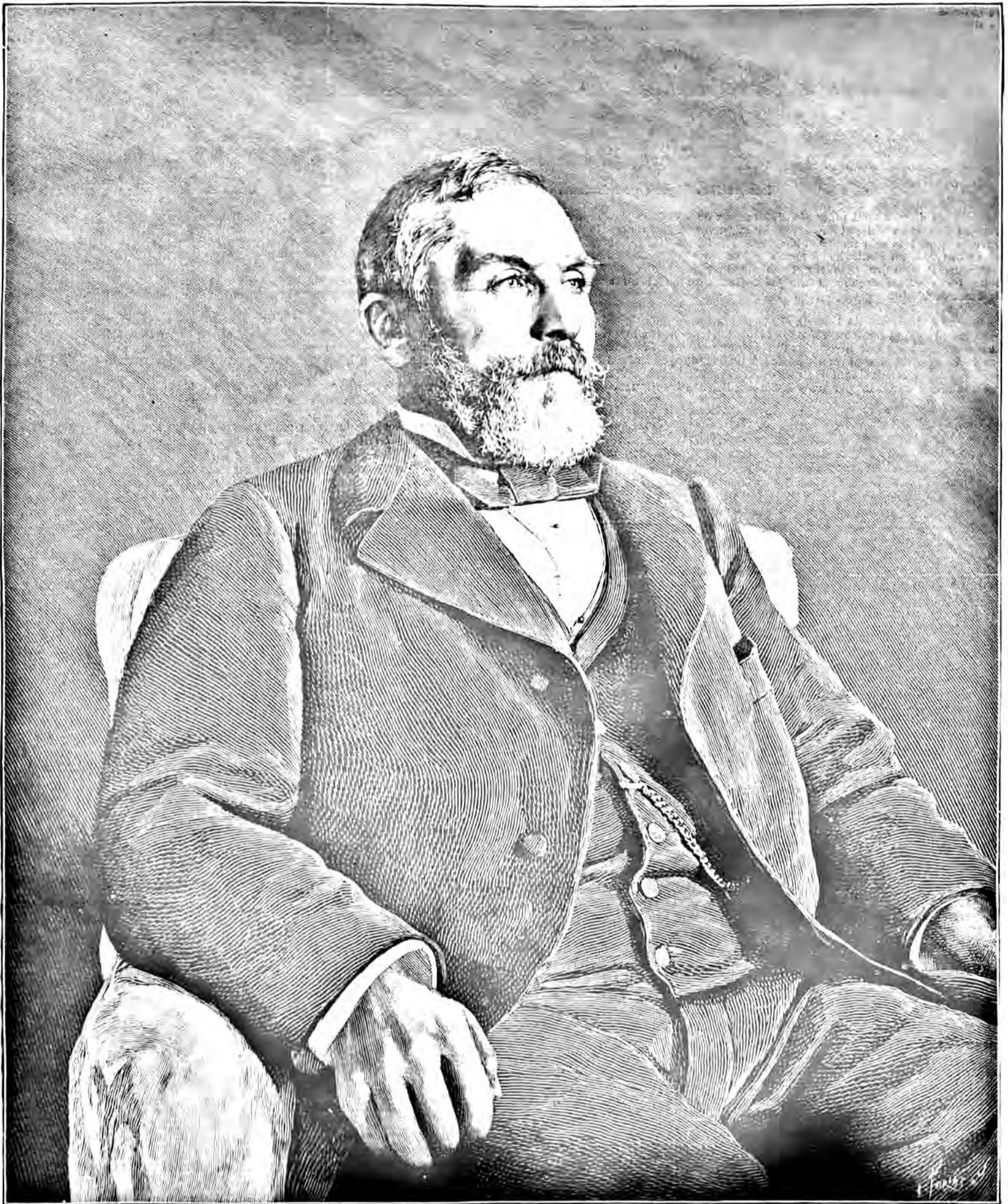
Il est malheureusement certain que cette œuvre de progrès n'a pas été achevée. Ce serait un honneur pour nous que de la poursuivre et de la terminer. On devrait, notamment, dans ce but, consacrer aux dessèchements le crédit de 100 millions affectés par une loi déjà vieille de trente ans, aux travaux de drainage.

Il faudrait aussi que l'administration se départît de ses habitudes de formalisme gênant, et de lenteur prudente. Au lieu de décourager les hommes d'initiative et de bonne volonté par des enquêtes interminables et des retards sans excuses, il faudrait qu'elle prit les devants, fit exécuter elle-même les études préparatoires, les « rapports » adressés de ministère à ministère, etc., etc.

Il faudrait, enfin, qu'elle agit, à l'égard des biens improductifs de l'Etat, comme agirait un particulier intelligent qui voudrait tirer parti de son domaine en l'offrant aux acheteurs capables de le mettre en valeur.

D. ZOLLA.

ELECTION PRÉSIDENTIELLE DU 18 FÉVRIER



M. ÉMILE LOUBET, président de la République.

## M. LOUBET, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Etat civil : soixante ans; né à Marsanne (Drôme), le 30 décembre 1838; fils de Antoine-Auguste Loubet, cultivateur-proprétaire et de Marie-Marguerite Nicolet.

Profession : avocat au barreau de Montélimar.

Etats de service : vingt-trois ans de mandat législatif; ministre des Travaux publics en 1887, ministre de l'Intérieur et président du Conseil en 1892; président du Sénat depuis 1896.

Signalement : visage rond, encadré d'une barbe courte argentée, bouche d'un dessin ferme, nez peu proéminent mais non sans caractère, œil clair très vif, teint mat rehaussé d'une légère patine par le soleil natal, physionomie ouverte, avec une pointe de malice, carrure assez large, taille plutôt petite, accent méridional prononcé. Dans l'ensemble, l'aspect d'un bourgeois très simple.

La plupart des biographes du nouveau président se sont rencontrés pour reproduire la formule clichée : « n'a pas d'histoire ». Dans la conjoncture présente, cette constatation négative prend la valeur d'un trait significatif. En effet, jusqu'au jour de son élévation à la plus haute magistrature de la République, la vie paisiblement laborieuse de M. Emile Loubet manque d'éclat — et d'anecdotes. Rien n'en a troublé le cours régulier, aucun fait retentissant n'en a marqué les étapes.

L'avocat de province a franchi sur une route droite mais ascendante, la distance qui séparerait son humble berceau de l'Elysée. Il a passé par la filière de toutes les fonctions électives : conseiller municipal, maire, conseiller général, député, sénateur. Membre du Parlement, il est devenu ministre, puis président du Sénat. Hier, il était le second personnage de l'Etat; il en est aujourd'hui le premier, ayant gravi un à un tous les échelons de la hiérarchie politique : c'est, dans la carrière, un avancement normal, graduel et légitime, strictement conforme aux principes démocratiques sur lesquels il régla toujours sa conduite et dont il est maintenant le plus haut représentant.

Et, loin de lui nuire, la modeste origine de ce fils d'un petit propriétaire campagnard a été un titre de plus aux suffrages de ceux qui pensent, à l'honneur de notre pays, que tout bon citoyen français, pour peu qu'il aide par ses mérites à la faveur de la destinée, a dans sa poche le brevet de président de la République, de même qu'au temps où le maréchalat existait encore, tout bon soldat, disait-on, avait dans sa giberne le bâton de maréchal de France.

EDMOND FRANK.

## MADAME LOUBET

En 1867, n'étant encore qu'avocat au barreau de Montélimar dont il devait devenir maire après le 4 septembre 1870, M. Loubet a épousé une Montélienne, M<sup>lle</sup> Marie Denis, alors âgée de dix huit ans, fille de M. Denis dit Picard, marchand de fers, mort en 1879.

M<sup>me</sup> Loubet a toujours eu le goût de la vie familiale et de la simplicité : mais, dans les hautes situations que son mari a occupées, au Luxembourg, comme à la place Beauvau, elle a eu déjà l'occasion de montrer qu'elle savait présider aux réceptions avec une correction irréprochable et une parfaite bonne grâce.

Le président a deux fils et une fille, mariée à M. Soubeyran de Saint-Prix, juge au tribunal de Marseille. Son frère, qui a longtemps exercé la médecine à Montélimar, s'est retiré depuis quelques années à Grignan.

## LA MÈRE DU PRÉSIDENT

M. Loubet n'a plus son père : mais sa mère existe encore « au pays » : elle est âgée de quatre-vingt-six ans.



M<sup>me</sup> Loubet mère (Photographie prise à Marsanne le 20 février.)

Dès le lendemain de l'élection présidentielle, la vénérable octogénaire s'est vue assiégée par des interviewers accourus de toutes parts et empressés à faire connaître au public cette curieuse et intéressante figure. Ceux-ci ont dépeint la bonne dame de campagne en tablier de toile bleue et en bonnet blanc tuyauté; ils l'ont montrée robuste, active et avenante, en dépit de l'âge; ils ont dit avec quelle touchante mélancolie elle avait accueilli la grande nouvelle. L'Illustration se félicite de pouvoir donner son portrait d'après les deux photographies qu'elle a bien voulu laisser prendre à un de nos collaborateurs. La comparaison entre les traits de la mère et ceux du fils en fait saisir la ressemblance frappante.

## LA MÉTAIRIE DE MARSANNE

La maison où M. Emile Loubet est né et que sa mère n'a cessé d'habiter est située sur le territoire de la commune de Marsanne (arrondissement de Montélimar), mais à 2 kilomètres environ du village. On y arrive par un sentier bordé de peupliers et longeant une petite rivière.

C'est, isolée au fond de la vallée, une assez vaste métairie nommée « La Terrasse », formée de deux corps de logis en équerre, dont les bâtiments rustiques comprennent au rez-de-chaussée des écuries, des étables et des granges, et au premier étage la chambre de M<sup>me</sup> Loubet.

Dans la cour, très animée, les poules picorent sur les tas de fumier classique, les porcs flânent ou se vau-

lrent, des moutons se pressent aux abords de la bergerie. Le soleil du Midi égaye de sa clarté les toits de tuiles rouges et les murs de crépi blanc. Bref, la vraie ferme, où tout révèle le labeur régulier accompli sous l'œil vigilant de la maîtresse.

## LA MAISON DE M. LOUBET A MONTÉLIMAR

La maison qu'habitait M. Loubet pendant son séjour à Montélimar est située rue des Quatre-Alliances, à l'angle de la rue du Jeu-de-Paume. Elle lui fut vendue il y a une vingtaine d'années par M<sup>r</sup> Alfred Messié, bâtonnier de l'ordre des avocats.

C'est une grande bâtisse dépourvue de style. Elle se compose d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Au rez-de-chaussée, à droite, la salle à manger; à gauche, un petit salon d'attente et le cabinet de M. Loubet. Au fond, la cuisine et l'office.

Le premier étage, orné d'un balcon en fonte peint en blanc, présente huit fenêtres sur la rue : les fenêtres du grand salon, celles de la chambre à coucher du maître de céans et de la chambre de M<sup>me</sup> Loubet.

Le second étage comprend des chambres d'amis et le logement des domestiques.

Les fenêtres du rez-de-chaussée sont garnies de volets pliants en fer; la porte d'entrée est en châtaignier verni.

M. Loubet s'est installé dans cette maison en 1877 mais depuis que sa situation politique le retient à Paris, il n'y est guère venu plus de trois fois par an. Il est probable qu'il n'y reviendra pas de sitôt.



La maison de M. Loubet à Montélimar.

## LE CAS DE BERTIE PALLISER

L'horloge de l'escalier venait de frapper onze coups, de son timbre grave et solennel. Dehors, la pluie et la grêle cinglaient les vitres, et le vent, soufflant en rafales autour de la maison solitaire, secouait les branches des vieux arbres, et leur arrachait de lugubres gémissements. Une liane battait à la fenêtre comme une âme en peine, et dans le grand salon, les enfants et les jeunes filles commençaient à ressentir un petit frisson persistant à la racine des cheveux, en même temps qu'une tendance invincible à se retourner tout à coup pour regarder par-dessus leur épaule... C'est que la conversation était tombée au dîner sur les phénomènes télépathiques; et depuis chacun avait apporté à la discussion quelque fait plus ou moins probant, plus ou moins mystérieux, — et toujours, bien entendu, appuyé sur le témoignage d'une personne « digne de foi ».

Seul, le Dr Bruneau, assis à l'écart, une revue à la main, n'avait rien dit; en lui apportant une tasse de thé, Juliette, sa filleule et sa favorite, hasarda enfin une question :

— Et vous, mon parrain, que pensez-vous de toutes ces choses?...

Il la regarda quelques instants sans répondre, et la jeune fille eut la sensation, — point nouvelle pour elle, — que ces yeux scrutateurs sous leurs épais sourcils gris, *lisaient* sa pensée à travers son front.

— Je pense à une aventure dont j'ai été témoin jadis, fit-il lentement, en sucrant son thé sans se presser. Mais à quoi servirait de vous la conter?... à rien qu'à tourner vos pauvres cervelles...

Tout le monde se récria, naturellement.

Il s'enfonça dans son fauteuil, allongea ses jambes, plongea ses deux mains dans ses poches et tomba dans une rêverie profonde. Le regard fixé droit devant lui, il semblait contempler un tableau invisible pour les autres, mais parfaitement clair à ses yeux. Mais enfin, Juliette ayant doucement posé sa main sur son bras, il sortit de sa distraction, promena un long regard sur son auditoire, et commença son récit sans se faire prier davantage.

« Il y a de cela bien des années, je lis, vous ne l'ignorez pas, un séjour assez long dans l'Inde.

« J'étais établi à Bénarès depuis un an environ, lorsque j'eus la bonne fortune de sauver la vie à un Anglais de ma connaissance; — du moins il soutint toujours qu'il me la devait.

« Sir Geoffrey Palliser occupait un rang élevé dans la hiérarchie civile de l'empire anglo-indien.

« Lady Palliser était une femme mince, blonde et pâle, avec de grands yeux noirs très myopes. Ces yeux sombres, au regard un peu vague, produisaient un curieux effet dans son blanc visage. Le dévorant climat de l'Inde l'avait pour ainsi dire consumée, et lorsqu'après une mémorable partie de chasse je fus admis dans l'intimité de la famille, je me rappelle lui avoir dit parfois en plaisantant qu'elle finirait par devenir diaphane et nous laisser voir son âme à travers sa mortelle enveloppe. Sans qu'elle fût remarquablement jolie, c'était une figure qu'on ne pouvait oublier, ou laisser passer inaperçue. Les Palliser étaient mariés depuis une douzaine d'années; selon la coutume invariable des Anglo-Indiens, ils s'étaient résignés à envoyer l'un après l'autre les aînés de leurs enfants en Angleterre dès qu'ils étaient sortis de la première enfance. Les petits Européens ne peuvent guère, en effet, résister au climat. Il ne leur restait que le dernier, Bertie, ravissant enfant de quatre à cinq ans que lady Palliser ne pouvait se résoudre à voir partir.

« Le fait est que la chaleur semblait produire à peu près autant d'effet sur lui que sur une jeune salamandre. Ah! le gaillard!... était-il bien bâti!... et robuste, et volontaire!... quand il courait, suivi, — selon la coutume indienne, — de son bébé tigre apprivoisé, ses cheveux d'or fauve tombant en boucles rebelles dans ses yeux bleus si hardis et si francs, on eût dit un petit dieu grec, un Bacchus enfant...

« Une cousine de lady Palliser, fille du gouverneur d'un district éloigné dans les montagnes, vint à se marier. Il n'existait pas de voie ferrée dans l'Inde à cette époque, et il fallait compter sur quatre à cinq jours de route pour aller et autant pour revenir; avec les fêtes du mariage, on s'absenterait certainement plus de deux semaines.

« J'étais assez lié avec le marié, un certain capitaine Clifford, du 1<sup>er</sup> Cipayes, et il me pressa si amicalement de venir assister à son mariage que j'acceptai. Les Palliser m'ayant offert de profiter de leur escorte, je décidai de partir avec eux.

« Il avait été décidé que Bertie resterait à la maison sous la garde spéciale de sa nurse anglaise, rébarbative personne d'une cinquantaine d'années, et de son domestique particulier Bundelcung, Hindou de haute taille, au visage de bronze aux yeux d'opale, aux manières majestueuses qui avait vu naître l'enfant, car il était depuis plus de dix ans au service des Palliser.

« Cet arrangement ne faisait pas du tout l'affaire du petit bonhomme et ce fut au milieu d'une véritable scène de larmes qu'on se mit en route. Lady Palliser en était tout attristée, et sans le veto absolu opposé par sir Geoffrey, elle se serait certainement laissée fléchir. Mais celui-ci finit par se fâcher, déclara absurde, — *preposterous*, — l'idée d'emmener si loin un enfant de cet âge, qui gênerait tout le monde et serait beaucoup mieux au *bungalow*.

« Cinq jours plus tard, nous arrivions au but de notre expédition.

« A peine les fêtes du mariage finies, lady Palliser voulut repartir; elle avait hâte de se retrouver chez elle, et les instances les plus affectueuses ne purent vaincre sa résolution.

« Le douzième jour après avoir quitté Bénarès, nous reprenions le chemin du *bungalow*.

« Le lendemain soir, vers le crépuscule, par un temps orageux, nous nous trouvions engagés dans un étroit défilé de montagnes. Le site était sombre, d'une grandeur sauvage; au-dessus de nos têtes, les rochers énormes semblaient se rejoindre, ne laissant entrevoir qu'une bande de ciel livide, que parcouraient follement des nuages chargés d'électricité. De gigantesques oiseaux de proie se levaient à notre passage, frôlant nos fronts de leurs ailes; la bise qui s'engouffrait en sifflant dans le tortueux passage semblait tour à tour étouffante et glacée. Nous marchions lentement. Sir Geoffrey chevauchait en tête, et je me tenais à la droite de sa femme qui paraissait cruellement souffrir de l'état de l'atmosphère. Depuis vingt minutes environ, nous avançons dans un complet silence.

« Tout à coup ce silence fut rompu par un cri si effroyable, si déchirant, que d'un bout à l'autre de notre longue file, chacun s'arrêta net, glacé d'épouvante. On s'interroge, on cherche, et mon regard errant tombe soudain sur le visage de lady Palliser.

« Elle était plus blanche qu'une morte; ses yeux dilatés, vitreux, exprimaient une horreur tragique; et tandis que je la regardais, sentant se hérissier mes cheveux, de sa bouche ouverte s'exhala une seconde fois ce cri de mortelle souffrance.

« Déjà Palliser était auprès d'elle; il l'entourait de ses bras, la pressait de questions rapides; à mon tour, je m'approchai; sa main s'abattit par hasard sur la mienne, je crus sentir l'étreinte d'un état de glace; mais peu à peu ses traits se détendirent, ses yeux s'abaissèrent et reprirent un regard humain; elle parut nous reconnaître.

« — Bertie!... articula-t-elle avec effort. Il m'a appelée!... Je l'ai entendu!...

« En vain nous voulûmes lui prouver l'impossibilité matérielle du fait, la convaincre d'erreur: elle répétait obstinément, d'une voix faible et brisée :

« Il m'a appelée... je l'ai entendu... je vous dis qu'il est en danger... sa voix était altérée, mais je l'ai reconnue... Il m'a appelée deux fois... »

« Et nous repoussant tout à coup avec une force surhumaine, elle mit son cheval au galop. Nous la suivîmes. Ni la nuit, ni la tempête qui se déchaînait ne pouvaient l'arrêter. Muette et blême, elle poursuivait sa course, poussant sa monture avec une fureur presque sauvage; et nous la suivions en silence, le cœur oppressé d'une frayeur surnaturelle.

« Etape par étape, l'interminable distance fut enfin franchie.

« Le soir du quinzième jour, nous atteignions le *bungalow*, ayant gagné dix-huit heures. Au bruit de notre arrivée, une tourbe éplorée de serviteurs se précipita en désordre au-devant de nous.

« L'étrange pressentiment de lady Palliser ne l'avait pas trompée: Bertie avait disparu.

« Sans qu'aucun d'eux pût donner une explication du fait sinistre, il avait disparu, comme une fumée s'évanouit dans l'air... nul ne savait ce qu'il était devenu: on avait sondé l'étang, fouillé la jungle, ameuté la police et les habitants de Bénarès; voi-

sine de sept à huit kilomètres. La cité entière, les environs avaient été explorés sans résultat. Personne n'avait vu l'enfant; depuis le mardi précédent, à trois heures, moment où on l'avait laissé sous la véranda, jouant avec son petit tigre auprès du fauteuil de sa bonne.

« Machinalement, j'avais noté l'heure et le jour, l'autre soir, là-bas, dans les montagnes: *C'était ce même mardi, à 6 h. 40 du soir.*

« Nos questions révélèrent que nurse Smith s'était endormie sous la véranda après son *lunch*: au réveil, l'enfant confié à sa garde avait disparu.

« La malheureuse fille faisait pitié. Violentement sortie de sa raideur britannique, elle se traîna aux pieds de lady Palliser, frappant le sol de son front :

« — Milady!... Milady!... criait-elle. Je ne sais ce que j'ai eu!... jamais, jamais, avant, je ne me suis endormie en gardant master Bertie!... Je le jure devant le Dieu tout-puissant!... Il faut que j'aie été malade... Et quand je me suis réveillée, à 9 heures du soir seulement, le pauvre ange avait disparu... Milady!... dites que vous me pardonnez!... Je l'ai cherché partout comme une folle... Demandez à Bundelcung!... demandez aux autres!...

« Sans paraître l'entendre, lady Palliser arracha sa robe des mains crispées de la malheureuse et marchant droit à Bundelcung, immobile et grave, ses mains de bronze croisées sur la poitrine :

« — Mon fils!... articula-t-elle d'une voix rauque. Où est mon fils?

« L'Hindou tourna lentement vers elle ses yeux d'opale.

« — Les dieux le savent. Bundelcung l'ignore.

« — Où étais-tu lorsqu'il a disparu?

« — J'étais allé à la cité chercher des jouets pour le jeune Bertie qui les réclamait avec une grande véhémence... Lorsque je revins à la nuit, la gardienne blanche dormait et l'enfant avait disparu.

« — L'une dormait!... l'autre était absent!... Ah! serviteurs sans cœur et sans entrailles!... infidèles et déloyaux gardiens!... on vous confie un dépôt plus précieux que cent de vos misérables vies, et vous n'êtes même pas capables de le garder!... ô Dieu!... quel châtement méritez-vous donc?...

« Elle porta brusquement les mains à son cœur, chancela et tomba sans connaissance. On l'emporta.

« Les recherches, dirigées par sir Geoffrey reprirent avec une ardeur dévorante. Je le secondais de tout mon pouvoir. En vain. Pas une trace, si minime fût-elle, du malheureux enfant. Dans la foule des serviteurs indigènes, pas un ne l'avait vu, pas un ne l'avait entendu, depuis l'heure où on l'avait laissé jouant aux pieds de sa bonne...

« Dix jours s'étaient écoulés depuis la disparition de Bertie. Lady Palliser était entre la vie et la mort; un délire affreux succédait à une prostration mortelle; et chaque soir, à l'heure fatale où elle avait *entendu* le cri d'appel de son enfant, elle répondait par ce même cri déchirant qui avait glacé le sang dans nos veines.

« Et une pensée prit corps enfin dans mon esprit. Que voyait-elle?... à quelle voix mystérieuse répondait ce cri de bête blessée?... Je me décidai, et saisissant ses deux mains, alors qu'elle retomrait mourante sur sa couche, concentrant toute ma volonté sur la sienne, je lui commandai d'une voix forte :

« — Dormez!

« Au bout de quelques instants d'agitation, ses traits contractés se détendirent, ses paupières s'abaissèrent, sa respiration se fit régulière et douce.

« — Dormez-vous? demandai-je en appuyant une main sur son front.

« — Je dors, répondit-elle d'une voix faible.

« — Regardez sous la véranda, dans l'après-midi, *ce jour-là.*

« — J'y suis,

« — Que voyez-vous?

« Je vois nurse Smith. Elle est assise dans le grand fauteuil de bambou. Le petit Tippoo agite le *punkah* sur sa tête; la chaleur l'opresse; elle se plaint de migraine.

« — Que fait Bertie?

« — Il est assis à terre et joue avec son jeune tigre; il lui met une guirlande de soucis autour du cou; la bête les mordille, les déchiquète avec ses pattes et Bertie rit... Ah!... Smith s'endort... Elle ne peut plus résister... comme elle est rouge!... on dirait qu'elle est sous le coup d'une attaque d'apoplexie... Sa respiration est si haute, si saccadée!... Si je ne la connaissais, je dirais qu'elle est en état d'ivresse...

« — Qu'a-t-elle bu à son repas?... Regardez dans la salle du tiffin.

« — Sa demi-bouteille de Porto, comme à l'ordinaire... Attendez!... il y avait autre chose dans son verre... une liqueur brune... je vois une main qui la verse goutte à goutte... une main bronzée... une main d'indigène...

« — Revenez sous la véranda.

« — Le petit Tippoo s'est sauvé en voyant Smith endormie et le *punkah* ne l'évite plus... Elle est bien rouge... Bertie veut la réveiller... il l'appelle, il la tire par le bras, il essaie de la secourir... elle ne l'entend pas... Comme son sommeil est profond!...

« — Que fait Bertie?

« — Il est fâché; il court au bout de la véranda et regarde au dehors... Ah!... j'ai eu peur!... une figure noire vient de surgir d'une façon si soudaine, si furtive, au-dessus de la balustrade... Mais c'est Bundelcung!... pourquoi a-t-il l'air de se cacher?... Il fait signe à Bertie de se taire... il lui tend les bras... l'enfant escalade la balustrade et lui jette les siens au cou... l'Indou l'emporte... Il se glisse sous les buissons comme une couleuvre... Dieu!... il a sa main sur la main de mon fils!... Mais il va l'étouffer!... Où l'emporte-t-il?... je veux le savoir!...

« Lady Palliser s'élança hors de sa couche et se met à parcourir la vaste pièce d'un pas rapide et inégal.

« — Oh! comme il va vite!... comme il va vite!... murmure-t-elle, haletante. On dirait un serpent se coulant à travers les arbres... Le voilà qui sort de la plantation... il s'enfuit vers la savane, à droite — les herbes sont si hautes qu'elles se rejoignent au-dessus de sa tête et le cachent, ondulant seulement sur son passage... Mais je le vois, moi?... Il a jeté Bertie sur son épaule comme un boucher fait un agneau... O Dieu! il lui a enveloppé la tête dans une écharpe... l'enfant se débat... mais l'homme tient ses jambes et ses bras comme dans un étiau... Oh! sa figure est effroyable... Oh! par pitié, courons, courons!... Empêchez-le de lui faire du mal!...

« ... La nuit vient. Il marche toujours...

« ... Voyez! En se débattant, Bertie arrive à dégager sa tête!... Il m'appelle... c'est sa voix que j'entends, là-bas, dans la montagne : « Maman!... Maman!... » Il l'a crié deux fois... Oui, mon bien-aimé, je viens, attends-moi!... Le misérable met violemment la petite tête sous son bras... il l'enveloppe plus étroitement dans l'écharpe...

« Il arrive à une hutte, toute basse et cachée dans les herbes... Ah! la hideuse chambre!... Qu'est-ce que ces longs corps noirâtres qui pendent immobiles le long des murs?... on dirait des serpents... et quels horribles instruments, rouillés, noircis, sur un trépied de fer où brûlent des charbons ardents?...

« — ... Mon Bertie!... Mon Bertie!... Non!... Au secours!... au secours!... Ah! bourreau!...

« Avec un cri qui n'avait plus rien d'humain, elle s'élança en avant, porta ses deux mains à ses yeux et tomba de toute sa hauteur, évanouie en plein sommeil hypnotique. Epouvantés, nous la relevâmes, nous lui prodiguâmes nos soins. Puis, la confiant aux mains de ses femmes, nous sortîmes de la chambre où elle agonisait.

« On amena Bundelcung. Calme et grave, les bras liés, il nous regarda, et un sourire sinistre effleura ses lèvres. Palliser cacha son front dans ses mains, incapable de supporter la vue du misérable. Je pris la parole.

« En peu de mots, je répétai la vision de lady Palliser. L'Indou m'écouta sans sourciller, hochant gravement la tête à certains détails.

« Quand j'eus fini, il y eut un silence.

« — Qu'as-tu à répondre? demandai-je enfin.

« Il s'inclina.

« Les dieux sont grands. La Memsahib a bien vu. Les choses se passèrent ainsi qu'elle l'a dit.

« — Qu'as-tu fait de Bertie?

« — Je ne le dirai point. Les dieux n'ont pas permis que la Memsahib le révélât. Bundelcung saura se taire.

« — Tu l'as tué? demandai-je.

« — Le jeune Bertie a vécu.

« — Quel exécrable folie l'a poussé à ce crime odieux?

« Un éclair de férocité passa dans ses yeux, mais il se tut.

« — N'avais-tu pas trouvé toujours en cette noble femme une douceur angélique, une indulgence sans bornes, une divine pitié pour ta condition?... Se peut-il que ton cœur ne connaisse aucun senti-

ment humain?... que nulle affection ne le fit battre pour le petit enfant qu'on l'avait confié, que tu avais vu naître, et qui l'aimait, lui!... Parle. S'il est une excuse à un crime aussi noir, je l'adjure de nous la donner!

« Il demeura quelques instants silencieux, immobile et l'œil fixe.

« — Bundelcung s'est vengé, fit-il enfin d'une voix lente et profonde. Il avait un fils, lui aussi, — un seul fils, — un petit enfant plus beau que la lumière du soleil. La Memsahib le vit un jour, il y a de cela bien des saisons. Elle loua sa beauté, le prit dans ses bras et le baisa au front... Le lendemain l'enfant était frappé d'un mal soudain... Il mourut au coucher du soleil... Il avait l'âge du jeune Bertie... Les dieux ont ordonné.

« — Que veux-tu dire, misérable insensé?

« — La louange des hommes d'Occident est mortelle. Elle porte malheur. Quand la dame étrangère toucha le fils du pauvre esclave, celui-ci frémit; quand l'enfant mourut, le père comprit. Et quand le jeune Bertie, — pour lequel Bundelcung n'avait point de haine, car il l'avait vu naître, et l'enfant l'aimait, — atteignit l'âge du petit mort, il sut que l'heure avait sonné...

« Quand les dieux parlent, l'homme doit obéir.

« L'Indou se tut, et depuis il n'ouvrit plus les lèvres.

« Il subit le dernier supplice au soleil levant, devant tous ses camarades assemblés, et mourut le front serein, sans un soupir, sans un regret...

« — Et lady Palliser?... Interrogea Juliette après un long silence.

« — Quand l'infortunée revint à elle, enfin, sa raison était égarée. Jamais elle ne la recouvra. Sa folie fut douce, elle ne paraissait point souffrir. Seulement, chaque soir, à l'heure fatale, elle poussait ce cri déchirant, appelait Bertie et tombait comme morte. Elle vécut ainsi six mois encore.

« — Alors, on n'a jamais su...

« — Jamais, dit le docteur en se levant pour partir. Les restes du malheureux enfant demeurèrent introuvables, et le dénouement de la vision d'horreur devant laquelle sombra la raison de la malheureuse mère demeurera toujours caché dans la tombe, entre ce démon et ses deux victimes...

FITZ-ALAN ROY.

## LES PUNITIONS CORPORELLES DANS L'ARMÉE AMÉRICAINE

Les règlements de l'armée américaine proscrirent en principe les punitions cruelles. Néanmoins les officiers ont, dans certains cas, le droit d'assurer la discipline par des moyens exceptionnellement énergiques.

Souvent, la cellule, avec le régime du pain sec et de l'eau, ne suffit pas pour la répression des fautes graves, et d'ailleurs il serait parfois bien difficile d'appliquer ce genre de peine en campagne, où l'on manque la plupart du temps de locaux pouvant servir de prison et où les meilleurs soldats eux-mêmes, exposés aux privations, n'ont pas toujours un morceau de pain à manger et une gorgée d'eau claire à boire. C'est alors surtout qu'on a recours aux punitions exceptionnelles.

Les délits les plus fréquents sont dus à l'ivresse. En ce cas, généralement, le coupable a la langue trop déliée, il bavarde, péroré, invective son chef; il dit tout ce qu'il a sur le cœur avec une franchise téméraire, sans euphémismes et plutôt en termes grossiers. Dangereuse pour lui, sa façon d'intempérer est d'un mauvais exemple pour les camarades: il s'agit d'y mettre un frein le plus promptement possible. Or, imposer silence à un ivrogne est chose malaisée.

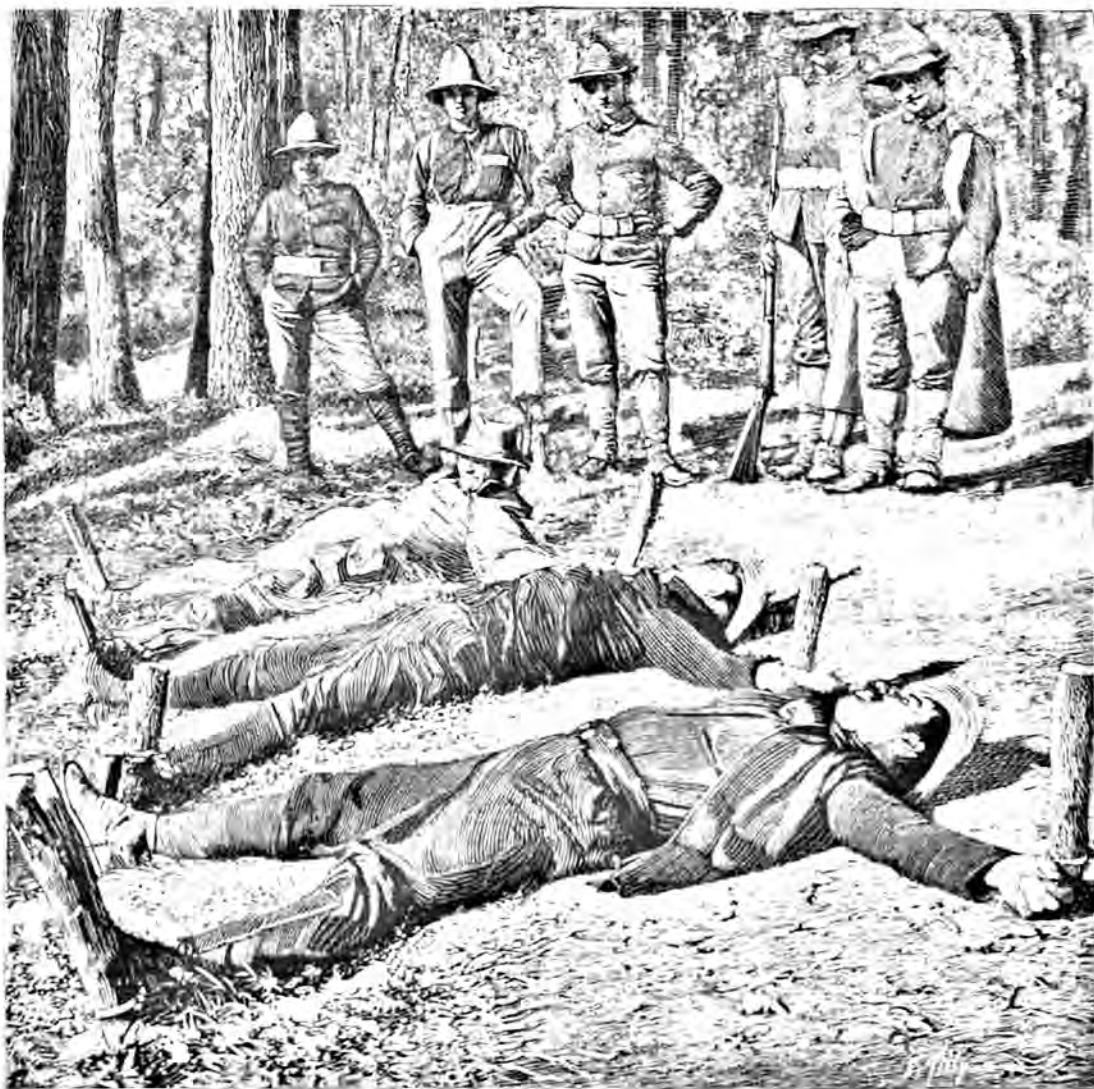
Un des procédés les plus efficacement pratiqués à cet effet dans l'armée américaine y est connu sous le nom de *L'Aigle étendu*, qui fait image. Il consiste à infliger au délinquant une position analogue à celle de l'oiseau de proie cloué contre une porte ou contre un mur. On allonge sur le sol, les mains et les pieds solidement attachés à des piquets, en ayant soin de tirer les bras bien en arrière de la tête. Après être resté ainsi exposé quelque temps au soleil ou à la pluie, le malheureux ne tarde pas à passer de l'incontinence verbale au mutisme complet.

Un autre moyen d'une efficacité plus immédiate est le bâillon. On ne se contente pas d'introduire en travers dans la bouche du patient un long morceau de bois, on attache en outre à celui-ci une corde passant derrière la tête et s'enroulant autour du cou. Ce supplice est tellement pénible qu'on est rarement obligé de l'appliquer plus d'une fois au même sujet.

Enfin, on réduit encore les récalcitrants au silence en leur ingurgitant de force l'eau d'un jet de pompe.

Quant à la suspension par les pouces, qui se pratiquait jadis, on y a renoncé.

Aussi bien, depuis quelques années, le système des punitions corporelles tend à disparaître, et il faut s'en féliciter: car ces traitements barbares sont indignes d'un peuple civilisé.



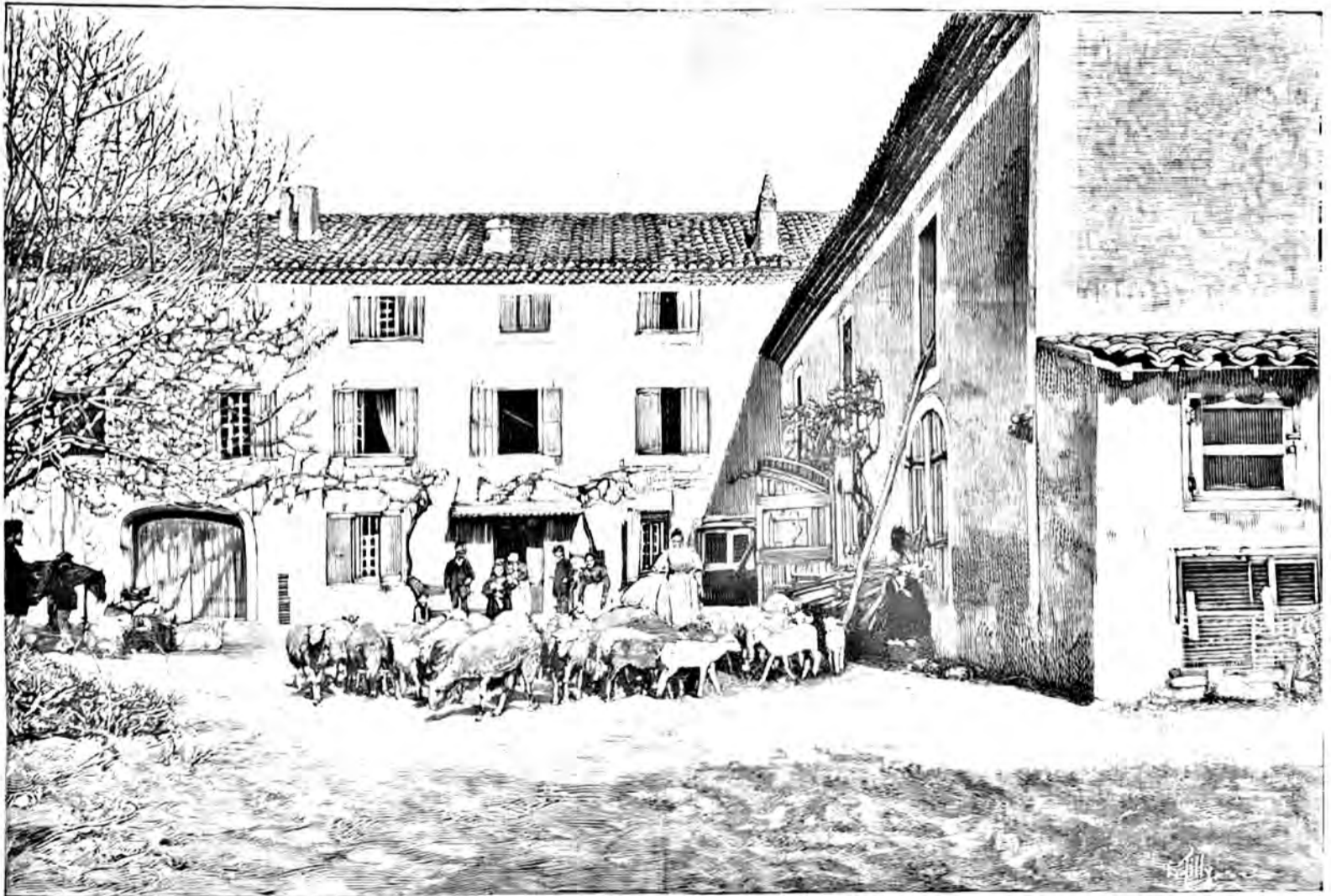
L'« Aigle étendu », punition corporelle dans l'armée américaine.



M<sup>me</sup> Loubet, femme du président de la République. — (Phot. Joguet.)

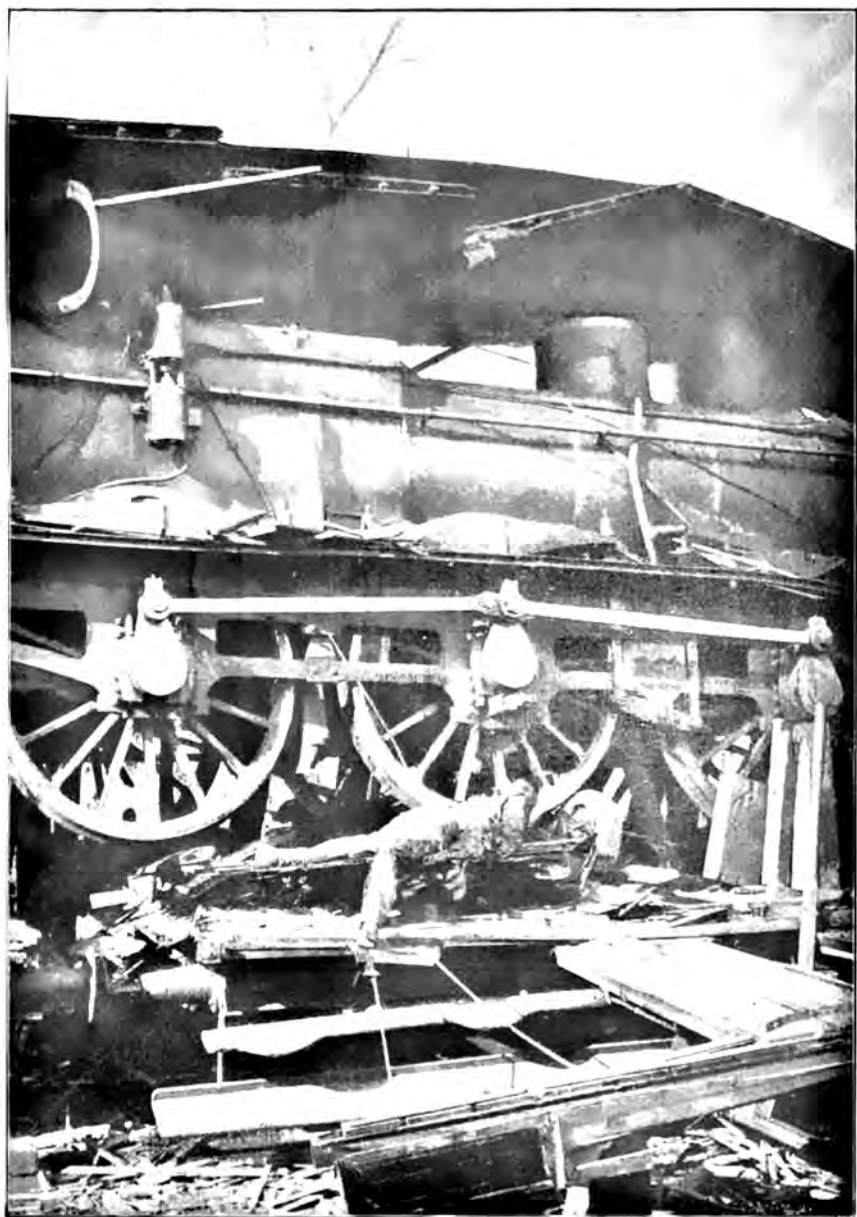


M<sup>me</sup> Loubet mère, recevant le facteur.



La métairie de Marsanne (Drôme), habitation de M<sup>me</sup> Loubet mère. — (Voir l'article, page 125.)





La locomotive portant le toit du wagon tamponne. - (Photographie de M. Hellemans.)

LA CATASTROPHE DE FOREST, PRÈS



Vue d'ensemble du train tamponné. — (Cliché de M. Moreels.)



Sous les roues de la locomotive. — (Photographie de M. Hellmans.)







La sépulture de la famille Faure au Père-Lachaise.

## NOS GRAVURES

## LE DRAPEAU FRANÇAIS EN DEUIL

L'article 330 du décret de 1891 porte que tous les drapeaux et étendards de l'armée prennent le deuil à la mort du président de la République et le gardent jusqu'à l'entrée en fonctions de son successeur.

Cet article a reçu son application dans tous les régiments, à l'occasion du décès de M. Félix Faure. Comme nous avons pu le constater nous-mêmes, c'est l'officier porte-drapeau qui procède lui-même à la toilette funèbre, qui consiste, on le sait, à nouer une cravate de crêpe à l'extrémité supérieure de la hampe. L'acte est très simple en soi et s'accomplit sans appareil; mais sa signification le met bien au-dessus d'une banale formalité officielle prescrite par les règlements.

Le deuil du drapeau, n'est-ce pas le deuil de la patrie elle-même, dont il est l'emblème sacré et dont l'honneur et la sécurité sont confiés à la garde de l'armée?

## LES DERNIERS MOMENTS DE M. FÉLIX FAURE

Les récits très circonstanciés que les journaux ont donnés de la mort de M. Félix Faure ne sont pas d'une rigoureuse exactitude dans tous les détails. Des renseignements recueillis de la bouche même des témoins nous ont permis de reconstituer avec une précision saisissante la scène des derniers moments.

C'est, on le sait, dans son cabinet de travail, situé

au rez-de-chaussée de l'aile gauche du palais de l'Élysée et donnant sur le jardin, que le président a été frappé d'une attaque d'apoplexie, le jeudi 16 février. C'est là qu'il devait rendre le dernier soupir, malgré les soins qui lui furent prodigués par les docteurs Humbert, Lannelongue, Cheurlot, Polain et Bergeron.

Du canapé où il s'était affaissé aux premières atteintes du mal, M. Félix Faure avait été transporté sur un simple matelas disposé à la hâte tout près du buste de la République dans la partie de la pièce formant rotonde et décorée d'une tapisserie des Gobelins.

Autour de ce lit de camp improvisé se tenaient, lorsque le président expira, le général Bailloud, chef de la maison militaire; MM. Le Gall et Blondel, directeur et sous-directeur du cabinet civil; M. Charles Dupuy, président du Conseil; les docteurs Bergeron et Lannelongue, l'abbé Renault, requis pour apporter au mourant les secours de la religion, et Bridier, le valet de chambre de M. Félix Faure.

Bien qu'ayant reconnu l'impossibilité de sauver le Président, les médecins qui l'entouraient n'en recoururent pas moins jusqu'au bout aux suprêmes ressources de la science, tandis que le docteur Lannelongue observait anxieusement le pouls, qui cessa de battre à 10 heures.

## LE CONGRÈS DE VERSAILLES

La séance publique des deux Chambres, réunies en congrès à Versailles, pour l'élection du Président de la République, n'offre pas un spectacle bien curieux.

C'est donc « à côté » que nous avons rencontré et noté, samedi dernier, 18 février, les scènes épisodiques reproduites par nos gravures.

Comme il arrive toujours en pareille occurrence, une animation extraordinaire régnait dans les couloirs. Le foyer de l'agitation la plus vive était la salle à colonnes attenante à la galerie des Tombeaux, et où des tables avaient été dressées pour la distribution des bulletins de vote. Avant l'ouverture du scrutin, et au cours même de l'opération, sénateurs et députés y discutaient les candidatures avec une ardeur passionnée; après la clôture, ils y supputaient févreusement les chances des candidats suivant les chiffres partiels apportés de minute en minute du bureau des scrutateurs. Et, au milieu de ce hourvari parlementaire, d'illustres ancêtres figés dans le marbre prenaient des mines de mascarade sous les trop modernes chapeaux dont on les avait irrévérencieusement coiffés; sur son piédestal, Richelieu gardait une gravité un peu dédaigneuse et, du haut de son fauteuil, Voltaire semblait accentuer son sourire sardonique.

À l'issue de la séance présidée par M. Franck-Chauveau, vice-président du Sénat, remise officielle du procès-verbal fut faite à l'élu. Cette formalité s'accomplit, conformément au cérémonial d'usage dans un salon gris et or, garni de sièges et de rideaux de damas de soie rouge, où M. Loubet se tenait entouré des ministres et de tous les spectateurs bénévoles — représentants du Parlement et de la presse — que pouvait contenir ce local relativement exigü. Après l'échange traditionnel des félicitations et des remerciements, le nouveau président, suivi des membres du cabinet, quitta les appartements en descendant le large escalier de douze marches en marbre blanc qui aboutit à la salle Morengo et sortit par la galerie des Tombeaux où un détachement du 1<sup>er</sup> régiment du génie formait la haie sur son passage. Puis, accompagné de M. Charles Dupuy, du général commandant à Versailles et de M. Poirson, préfet de Seine-et-Oise, il monta dans un landau découvert conduit par des artilleurs, tandis que les ministres prenaient la file dans des voitures fermées.

Ce départ, de la cour d'honneur du Palais, avec l'escorte de cuirassiers, fut sans contredit l'épisode le plus pittoresque de cette journée historique. En son cadre grandiose, le tableau empruntait un caractère peu banal à l'appareil militaire déployé et, plus encore peut-être, à la présence des effigies colossales des glorieux Français du passé et de la majestueuse statue équestre de Louis XIV se dressant sur le passage de notre président en habit noir. (Voir la gravure hors-texte.) E. F.

## LA SÉPULTURE DE LA FAMILLE FAURE

La sépulture de famille où a été inhumé M. Félix Faure est située au Père-Lachaise, dans la deuxième division, à droite de l'allée principale et non loin de la grande porte du cimetière. Très simple, elle se compose d'une stèle gothique surmontée d'une croix et dans laquelle est encadrée une plaque de marbre portant les inscriptions qu'on peut lire sur notre gravure. La tombe est entourée d'une grille en fonte avec porte-couronnes à toit vitré. Une jardinière de pierre contient des plantes vertes et des fleurs.

## LA CATASTROPHE DE FOREST

Une terrible catastrophe de chemin de fer s'est produite samedi dernier en Belgique, devant la petite station de Forest, à 4 kilomètres de Bruxelles. Un train de banlieue, qui se trouvait en retard et qui venait de s'arrêter, a été atteint, pendant un brouillard intense, par un train direct. La machine du train tamponneur a littéralement bondi sur les bâtis métalliques des deux dernières voitures du train tamponné — il n'y avait pas de fourgon de queue. Les parois intérieures de ces deux voitures, repoussées en dehors, s'abattirent d'une seule pièce, à droite et à gauche. Les toitures soulevées restèrent posées sur la locomotive. Celle-ci avait en quelque sorte pris la place des compartiments et de leurs nombreux occupants. Quant à ces derniers, broyés, mutilés, étouffés, brûlés, ils avaient disparu, morts et mourants, entre les roues superposées de la machine et des wagons. On n'a retiré qu'une jeune fille vivante de ce monceau de cadavres. Dans les autres parties du train tamponné et dans le train tamponneur, la collision a fait d'autres victimes. Vingt-trois morts dont plusieurs enfants, trente blessés grièvement, cinquante blessés plus légèrement atteints, tel est le bilan du sinistre. Les photographies que nous avons pu nous procurer montrent le spectacle atroce qu'eurent sous les yeux les sauveteurs. La place nous manque dans ce numéro pour renseigner plus complètement nos lecteurs sur les circonstances de la catastrophe et sur les premiers résultats de la double enquête, judiciaire et administrative, qui a été immédiatement ouverte. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

## NOS GRAVURES HORS TEXTE

Ce numéro est accompagné de deux gravures hors texte de double page :

1<sup>o</sup> Le Président Loubet quittant le Palais de Versailles, après son élection.

2<sup>o</sup> Funérailles de M. Félix Faure. — Le cortège défilant sur la Place de la République.

Le SUPPLÉMENT MUSICAL qui porte la date de ce Numéro sera encarté dans la livraison suivante.

VIENT DE PARAÎTRE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

# L'EXPOSITION DE PARIS DE 1900



Splendide publication hebdomadaire (Grand format 0,30x0,28), rédigée par une société d'Hommes de Lettres et illustrée par les premiers Artistes

## Première Partie

Formant un magnifique volume orné d'une couverture lithographique tirée en 15 couleurs, 25 gravures dans le texte, 20 GRANDES PLANCHES hors texte tirées en couleurs dont une mesurant 1 mètre sur 0 m 38 et représentant la vue générale de l'Exposition (première partie) : Esplanade des Invalides, Pont Alexandre III et Palais des Champs-Élysées.

**PRIX : 10 FR. PAYABLES 5 FR. PAR MOIS**

En vente chez tous les Libraires de France et de l'Étranger et chez MONTGREDIEN ET C<sup>e</sup>, éditeurs, 8, rue Saint-Joseph, Paris

## L'Exposition de Paris DE 1900

paraît  
régulièrement  
à raison de

**UN NUMÉRO** par semaine . . . . . **0.50**  
**UN FASCICULE** toutes les 4 sem. **2.00**  
**UNE PARTIE** tous les 4 mois env. **10.00**

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET  
120 Numéros ou 30 Fascicules ou 6 Parties

**60 francs**

PAYABLES

**5 francs par mois**

En vente chez tous les libraires de France et de l'étranger et chez MONTGREDIEN et C<sup>e</sup>, éditeurs, 8, rue Saint-Joseph, PARIS

ENVOI FRANCO D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN CONTRE 50 CENTIMES ADRESSÉS AUX ÉDITEURS

MAISON FONDÉE EN 1755

# MARIE BRIZARD ET ROGER

## BORDEAUX — COGNAC



### LIQUEURS

- ANISETTE  
Superfine.
- ANISETTE  
Extra dry
- CACAO CHOUAO
- PUNCHS



### SUPERFINES

- CHERRY BRANDY
- CURAÇAO
- PEPPERMINT
- MOKA




### COGNACS

- FINE CHAMPAGNE
- \*\*\*
- VO
- SVFVO
- 1848



NOTICE. — L'ANISETTE SUPERFINE DE MARIE BRIZARD ET ROGER peu alcoolisée et fort sucrée constitue la meilleure liqueur de table. En été, mélangée à de l'eau frappée ou très fraîche, elle est le désaltérant par excellence. Ses qualités digestives sont universellement connues. L'ANISETTE extra dry plus remontée en alcool et moins sucrée, répond au goût des personnes qui préfèrent les liqueurs fortes.





# Le Vin Désiles

(Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine)

## Cordial Régénérateur

PRIX DU FLACON : 5 FRANCS (franco à domicile). — DÉPÔT : 18, Rue des Arts, LEVALLOIS-PERRET (Seine).  
Exiger : Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine.

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la force, la vigueur et la santé. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment digestif et fortifiant et agréable au goût comme une liqueur de table.

**COMPOSITION**

QUINQUINA  
COCA  
KOLA  
CACAO  
PHOSPHATE DE CHAUX  
SOLUTION IODO-TANNIQUE  
Exciplent SPECIAL DESILES

NUMÉROS PAIRS ET IMPAIRS, par Henriot.



— Y a-t-il quelque chose de plus agaçant que de recevoir une pluie de confetti dans l'œil, quand on pense à autre chose?




Certes, nous avons avalé assez de documents multicolores pour y être habitués. N'importe, c'est intolérable.



Et les serpentins? et les petits balais sur le nez?



Voici ce que je propose : la France est divisée en deux camps; pendant le Carnaval, chaque rue le serait aussi.



Du côté des numéros pairs, défense absolue de célébrer la Mi-Carême: on ira à ses affaires, on songera à la Cour de cassation, on promènera ses pensées, on déambulera paisiblement.



Du côté des numéros pairs, le premier crétin qui vous barbouillera le nez de confetti sera immédiatement conduit au poste.



En revanche, du côté des numéros impairs, liberté absolue: toute latitude sera laissée aux amateurs...



Ils pourront dépenser des milliards de confetti, s'introduire dans la bouche des balais de la plus grande dimension.



Ceux qui voudront se griser, hurler, s'habiller en Turcs ne seront gênés en aucune façon.



Et comme cela, tout le monde sera heureux: ceux qui veulent crier Ohé! ohé! et ceux qui ont horreur des ordures du carnaval.

La Maison E. VORMUS, 5, rue Cambon, Paris.  
TELEPH. 250.44 (Maison de Confiance, 8<sup>e</sup> année)

## PRÊTE CAPITAUX

DES

depuis 3/50% d'intérêts, à Paris et Province sur IMMEUBLES jusqu'aux 3 quarts de leur valeur

et NUES-PROPRIÉTÉS (Titres de Rente, Actions ou Obligations dont une autre personne a la jouissance jusqu'à son décès) sans le concours et à l'insu de l'usufruitier; sur TITRES NOMINATIFS déposés chez un notaire ou une autre personne et à son insu pendant la durée du prêt, sur TITRES grevés de RESTITUTION ou frappés de RETOUR; sur SUCCESSIONS et BIENS INDIVIS sans le concours des co-héritiers, sur Usufruits, Rentes viagères, Créances hypothécaires et. Aucun frais avant solution ni indemnité en cas de non réussite. Avances immédiates. Discretion absolue

---

## BOUGIE DE CLICHY

Médaille d'Or Exposition Universelle de Paris 1889.

**POUR MAIGRIR** Thyroïdine Bouty  
NOTICE FRANÇAISE  
Laboratoire: 1, R. Châteaudun, Paris.

**STELLA** JUMELLES PHOTOGRAPHIQUES  
H. ROUSSEL  
10, Rue Villedrouin, 10, PARIS.

---

## VOULEZ-VOUS MAIGRIR

SANS ALTERER VOTRE SANTE — SANS CHANGER VOS HABITUDES  
Suivez pendant trois mois consécutifs le

### TRAITEMENT SUÉDOIS

Vous obtiendrez un Succès certain, étonnant.

Le FLACON PILULES FONDANTES SUÉDOISES: 5 fr. — Le FLACON SAVON SUÉDOIS: 5 fr.  
Une instruction accompagne chaque Flacon.

DÉPÔT GÉNÉRAL: P<sup>o</sup> Centrale, 50 et 52, Faub. Montmartre, PARIS et toutes Pharmacies.

LES CÉLÈBRES VERRES

## ISOMÉTROPE

6 fr. la paire. — Seul Dépôt à Paris: FISCHER, 10, Av. de l'Opéra.

---

**DIABÈTE** guéri radicalement par la MIXTURE ANTI-DIABÉTIQUE MARTIN

Avec cette mixture, point de régime à suivre, le malade boit et mange ce qui lui plaît.

Brochure explicative gratis et franco sur demande à M. G. MARTIN, Pharmacie de 1<sup>re</sup> Classe, à Sarlat (Dordogne).

---

**PRESSER** POUR IMPRIMER SOI-MÊME

Écriture, Plume, Dessins  
48 ANNÉES DE SUCCÈS  
Méthode à l'épreuve des Épreuves  
Demander Spécimens et Prix  
RAGUENAU, 11, R. des TOURNELLES, PARIS

**CHOCOLAT PIHAN** A. FAUCHON SAINT-HONORE, PARIS  
**THÉS PIHAN** A. FAUCHON SAINT-HONORE, PARIS  
**BAPTEMES** CHOCOLAT PIHAN, ST-HONORE, PARIS

DESINFECTANT à DOMICILE par l'aldéhyde-formique pur

## BRULEURS « GUASCO »

B<sup>o</sup> S. G. D. G.  
16, rue de la Sorbonne, Paris. — Télép. 807-30.

LE GRAND VIVIER de ROSCOFF expédie LANGOUSTES, HOMARDS, TURBOTS 1<sup>er</sup> choix, par colis post. dans toutes directions, aux prix les plus modérés. — Fraicheur garantie. — Adresser lettres et commandes à: BLONDEAU, ROSCOFF.

---

**NOUVEAU BANDAGE MEYRIGNAC**

Bandage avec lequel on peut garantir la contention des HERNIES, quelque en leur volume ou accroissement. — Par la pression constante exercée sur la Hernie, elle disparaît rapidement. — Il se porte sans gêne, supprime le ressort du dos et le soulage. Ordonné dans les Hôpitaux pour cas difficiles. 5 médailles. 2 dipl. d'honneur, croix et palme de mérite. Catalogue sur demande. Meyrignac, fabricant, 229, rue Saint-Bonnet, PARIS

## DENTITION SIROP DELABARRE

(3/50) SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)



INSTRUCTIONS  
SUIVRE LES  
SUIVRE LES  
SUIVRE LES

Pour éviter les Contrefaçons  
N'accepter que les Flacons portant:  
1<sup>o</sup> Le mot Sirop Delabarre sur le Fond noir de la Brochure jaune entourant l'étui (conformément au spécimen ci-dessus);  
2<sup>o</sup> Le Timbre officiel sur l'Étui du Flacon.

FUMOUZE-ALBESPEYRES, 74, Faub. Saint-Denis, PARIS

« Si vous toussiez, prenez des Pastilles Géraudel. »

Ce dicton populaire, qui a fait le tour du monde, a définitivement consacré l'efficacité des

# Pastilles Géraudel

**Souveraines pour guérir :** Rhume, Toux nerveuse, Bronchite, Laryngite, Enrouement, Irritation de poitrine, Catarrhe, Asthme, etc.

**Indispensables** aux personnes qui fatiguent de la voix, et à celles qui, dans leurs travaux, sont exposées à toutes les intempéries, ou bien à respirer des poussières ou des vapeurs irritantes.

**Très utiles aux Fumeurs**

L'Étui de 72 Pastilles renferme une notice indiquant la manière de les prendre. Dans toutes les Pharmacies.

**UN HASARD PROVIDENTIEL**

vient de faire découvrir, dans un vieux couvent de Jérusalem, un manuscrit renfermant les Recettes de ces merveilleux Remèdes des Templiers, ayant obtenu jadis ces guérisons presque miraculeuses (dans les Maladies de Poitrine, de l'Estomac, de la Vessie, du Cœur, de la Peau, la Goutte, les Rhumatismes, l'Anémie, la Chlorose, etc., etc.) qui font encore l'étonnement des savants de ce siècle. Ni poisons, ni produits nuisibles n'entrent dans la composition de ces remèdes, si simples qu'ils permettent à chacun d'être son propre médecin et celui de sa famille.

M. MALAPERT, à Mairbo (Doubs), dépositaire de ce précieux manuscrit, proutant pour mieux la devise de ces moines médecins, offre la Brochure explicative à toute personne qui joint à sa demande, 0 fr. 45 c. en timbres poste.

## Chronomètres LIP

Or, Argent, Acier, Nickel  
depuis 33 francs

PRÉCISION GARANTIE par l'OBSERVATOIRE de la FABRIQUE

Dépôtaires dans toute la France.  
Exiger le Bulletin de Reglage et la Marque "LIP" sur le cadran



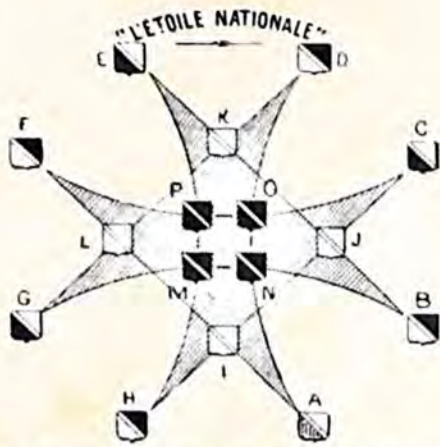


# LA SCIENCE RÉCRÉATIVE

SOLUTIONS

Voir les solutions à la page 6 de la couverture.

N° 813. — L'Étoile nationale.



Les pions étant placés en désordre sur le champ de l'étoile, comme suit :

- Bleus D O N J
- Blancs E G M I
- Rouges K F P C L B H

Le problème consiste à rétablir l'ordre dans le plus petit nombre possible.

1 A J I K J L K G L M G N M O N D O K D E K P E M P H M I H J I K J L K G L M G H M I H A I.

23 mouvements.

N° 814 — L'ÉCHIQUIER  
I, D—ICR

Abréviations de la notation utilisée aux Echecs :

- R = le Roi.
- D = la Dame.
- T = la Tour.
- C = le Cavalier.
- F = le Fou.
- P = un Pion.
- \* = Echec.
- X = prendre.
- ! = coup juste.
- ? = — douteux.

Ordonnance du Corps Médical  
**TRAITEMENT le plus efficace de L'ASTHME**  
par la Poudre de D<sup>r</sup> CLÉRY, de MARSEILLE  
Envoi gratis d'une boîte d'essai.

**NEURALGIES MIGRAINES.** — Guérison immédiate par les Pilules Antinévralgiques de D<sup>r</sup> CRONIER  
Boîte : 3 fr. (envoi P.) — Ph<sup>o</sup> 23, Rue de la Monnaie, Paris

**GOUTTEUX, RHUMATISANTS.** — PISTOIA PLANCHE  
Boîte n° 1 an 22<sup>e</sup>, boîte d'essai 3<sup>e</sup> 15<sup>e</sup> Franco.  
PLANCHE, Beul<sup>e</sup> Madeleine, 1, Marseille.

**ACETYLENE DERROY** Filis Aîné, 75, r. du Tiroir, Paris

ETABLISSEMENT de SAINT-GALMIER (Loire)  
**SOURCE BADOIT**  
La plus légère à l'estomac. — Déclaré d'intérêt public.

Compagnie Générale  
DE  
**CINÉMATOGRAPHES PHONOGRAPHES & PELLICULES**  
Société anonyme au capital de UN MILLION DE FRANCS  
Anciens Établissements PATHÉ Frères,  
98, RUE DE RICHELIEU, 98, PARIS



**PHONOGRAPHES GRAPHOPHONES**  
Morceaux d'orchestre, chants, dans, solos, marches, morceaux de danses, discours, scènes comiques, etc.  
50.000 CYLINDRES-PHONOGRAMMES en Magasin  
Maison la plus importante d'Europe  
**CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE GROS — DÉTAIL**

**PILULES DE RÉDUCTION DE MARIENBAD**  
**OBESITE**  
Traité avec succès depuis 30 ans  
PAR LES  
**SCHINDLER-BARNAY** Conseiller Impérial  
PARIS 44, r. de la Paix Ph. BÉRAL  
Du Docteur  
Prix Franco poste 5 francs.  
Elles ont en outre la plus grande efficacité contre la Constipation et purgent doucement et sans coliques.

**LA VUE CONSERVÉE**  
et AMÉLIORÉE par les LUNETTES et PINCE-NEZ à VERRES ACHROMATIQUES  
DEROGY, Opticien  
34 et 33, Quai de l'Horloge, PARIS.

**PÂTES ALIMENTAIRES**  
AU CHAR DE CÉRÉS  
EXIGER LA MARQUE SUR TOUTES LES BOÎTES

**LE TRÈFLE INCARNAT**  
DE L'ÉPIVER  
PARFUM À LA MODE

L'ÉCONOMIE PAR LA QUALITÉ  
**F. PINET**  
44, Rue de Paradis, 44, PARIS  
CHAUSSURES  
QUALITÉ SUPÉRIEURE  
Se trouvent dans les principales maisons de toutes les villes.  
Envoi Franco du Catalogue

**CARBURE de CALCIUM BERTOLUS**, Ing<sup>r</sup> Electricien  
**ACETYLENE** ST-ETIENNE  
Brevet Franco de la Notice-Album n° 8.  
**ERNEST DIAMANT du CAP-IMPATATION**  
La plus brillante et la plus dure PARFAITE  
Boulevard des Italiens, 24. — **PRIN DON MARCHE**

**MALADIES de POITRINE**  
GUÉRISON prompte et certaine par les Sirops d'Hypophosphite de Soude ou de Chaux de D<sup>r</sup> CHURCHILL  
Nombreuses attestations médicales  
PARIS : 4 fr. La Plaque, franco.  
Pharmacie SWANN, 12, Rue Castiglione, PARIS

LE MEILLEUR, LE PLUS VITE  
**LE TRICYCLE « CRÉANCHE »**  
FABRIQUÉ PAR

**PH. MAROT, GARDON & C<sup>ie</sup>**  
LA REINE DES VOITURETTES  
La plus pratique, la plus élégante  
**La Voiturette MAROT-GARDON**  
Moteur de 3 chevaux effectifs  
**PH. MAROT, GARDON & C<sup>ie</sup>**  
33, rue Brunel, 33 — PARIS

PURETÉ ABSOLUE AROME EXQUIS  
**CAFES CARVALHO**  
EN VENTE par boîtes cachetées dans toutes les bonnes Maisons.  
Exiger le Nom et la Marque. — SOCIÉTÉ CARVALHO : 26, Rue Cadet, Paris.

**MAISONS RECOMMANDÉES**  
**AMEUBLEMENT D'ART, ROSSI** 2<sup>e</sup> 9<sup>e</sup> Honorif.  
**BAPTEMES** BOITES JACQUIN Frères  
31, bd. de la Chapelle, Appareils électriques en tous genres, Cal. P.  
**BILLARDS** BATAILLE, AMÉRICAINES, CITEL, PH. BLANCHET-GUÉRET, 33, RUE DE LA CHAPELLE  
**BILLARDS** BRANDES AMÉRICAINES — PARIS  
**BRULAND** FAUTEUILS MALADES 11, rue Montparnasse  
**CALFEUTRAGE** MESNARD, Bourrelets chenille laine, 154, boulev. St-Germain  
**CEINTURES** orthopédiques, bandages, les plus connus, DRAPIER et FILS 41 r. de Rivoli (Galvignat Turin)  
**CHATEL-GUYON** COPERTURES, COFFRES, DIAPHRAGME, etc.  
**COMPTOIR PHOTOGRAPHIQUE TURGOT** 11, rue de Valenciennes  
**DEUIL** A ST-ROCH, 197, r. St-Honoré; Deuil complet et soigné en 12 h. Prix modérés.  
**FRAENKEL** 28, Rue de Quatre-Septembre, Costumes Cyclistes 50, Avenue de la Grande-Armée  
**IRIS** DE FLORENCE VÉRITABLE, 31, rue des Saussaies. Transféré : 29, rue Saint-Denis  
**L. P. CORSETS A LA COURONNE.** L. P.  
**OFFICE CENTRAL de PHOTOGRAPHIE** PARIS 47, RUE DE SEVRES  
**PHOTO-OPERA** APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES  
**THÈS** C<sup>o</sup> ANGLAISE, place Vendôme, 23. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue.  
**VEILLEUSES FRANÇAISES, JEUNET, inventeur.** Fabrique à la Gare. EN VENTE PARTOUT.  
**A LA VILLE DE BOMBAY** FOURRURES et CONFECTIONS 34, Boulevard des Capucines — PARIS

25<sup>e</sup> ANNÉE 1<sup>er</sup> par AN  
Renseignements toutes Valeurs Publication tous les Tirages  
**LA BOURSE POUR TOUS**  
JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE  
27, Boulevard Poissonnière, Paris.

**HENRI LAVEDAN** DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE  
**SES ŒUVRES ILLUSTRÉES** à raison de 10 cent. DEUX FOIS PAR SEMAINE  
Depuis longtemps, le nom de HENRI LAVEDAN a été porté sur les ailes du succès aux quatre coins du pays, du pays intelligent et friand de lecture, mais jamais son œuvre n'a été l'objet d'une tentative de vulgarisation.  
Cette tentative, nous la faisons aujourd'hui, persuadés que le public qui a goûté si fort l'œuvre de Daudet, saura apprécier celle de HENRI LAVEDAN.  
Nous n'avons rien épargné pour que cette ÉDITION en FASCICULES de LUXE à 10 Centimes présente tous les attraites que mérite le talent de l'auteur.  
Illustration, gravure, impression, papier, contribuent à donner à cette nouvelle collection un cachet artistique bien en rapport avec le talent du spirituel auteur du NOUVEAU JEU.  
La Publication des Œuvres de Henri LAVEDAN, de l'Académie Française, commence par  
**LE NOUVEAU JEU** qui sera Complet en 7 FASCICULES à 10<sup>c</sup>  
Paraitront ensuite : MAM'ZELLE VERTU (complet en 3 Fascicules); SIRE (complet en 6 Fascicules), etc.  
**10 cent. LE FASCICULE ILLUSTRÉ** 21 pages sous couverture en couleurs. DEUX FASCICULES par Semaine  
ABONNEMENTS : 10 Fascicules... 1 fr. 50; 20 — ... 3 francs; 50 — ... 7 fr. 50  
Adresser le montant en mandat-poste à M. FAYARD Frères, éditeurs, 78, Boul. St-Michel, Paris.  
**LE 1<sup>er</sup> FASCICULE ILLUSTRÉ est Vendu exceptionnellement 5 cent.**

**AFFECTIONS DES BRONCHES** **SIROP et PATE de PIERRE LAMOUREUX** **AFFECTIONS DE LA GORGE**  
Entrepôt Général : 45, Rue Vauvilliers, PARIS (près l'Église Saint-Eustache). — Dépôt dans toutes les Pharmacies.